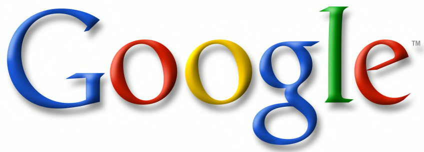
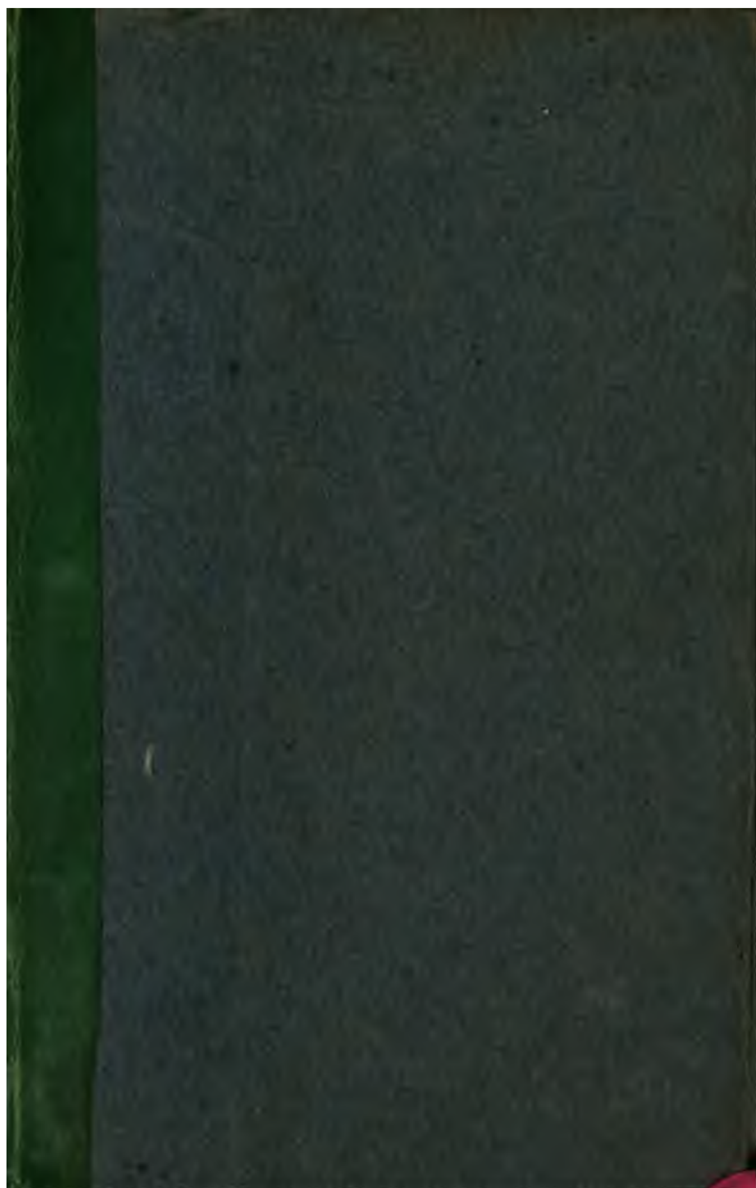




a M. G[illegible]

TRAITÉ
DES
ERREURS POPULAIRES.

J. BRUNUS REDIVIVUS,

OU

TRAITÉ

DES ERREURS POPULAIRES,

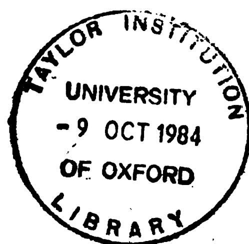
Ouvrage Critique, Historique & Philosophique,

Imité de

POMPONACE.

PREMIERE PARTIE.

MDCCLXXI.



AVERTISSEMENT.

UNE des plus belles facultés de l'homme, c'est à mon gré le pouvoir qu'il a de comparer ensemble les divers événemens, pour en tirer les conséquences qui déterminent sa conduite. Disons-le en deux mots: l'homme privé de l'expérience seroit infiniment au dessous des plus vils animaux, au sens où l'on entend la vilité. De-là cette prudence qu'on voit régner dans les démarches d'une personne qui a un peu vécu, & qui est bien constituée, & de-là aussi la conduite extravagante des Enfans. Celui qui n'a pas encore vû de feu, court en riant s'y précipiter; & il doit agir ainsi, car le feu forme un spectacle brillant à ses yeux; & comme il n'a pas encore l'expérience qui nous apprend que le feu nous cause de vives douleurs, quand nous nous en approchons de trop près, il doit se promettre beaucoup de plaisir à se jetter dans le brasier.

CETTE expérience, que l'imprudence des Enfans ne met que trop souvent

à portée de faire, prouve invinciblement que ceux-là ont erré qui ont crû que nos ſens ne nous trompoient jamais. Ils nous trompent ſans contredit; mais heureuſement l'erreur où ils nous plongent n'eſt pas longue. Le ſens de la vue nous fait appercevoir le feu, il nous fait deſirer d'en approcher; mais bientôt le ſens du tact nous inſtruit par la douleur des qualités deſtructives de ce dangereux élément. Le ſeul cas où nos ſens ne nous tromperoient pas, c'eſt celui où ils agiroient tous enſemble; car les uns, comme la vue, n'agiſſent le plus ſouvent que ſur les ſubſtances; & les autres, comme le tact, n'operent que ſur les qualités de ces ſubſtances. La vue apperçoit le feu, le tact inſtruit qu'il brûle.

Si nos ſens ſont des trompeurs, ſi même ils ſont affectés diverſement dans tous les hommes, enſorte que l'un voit rouge & vermeil ce que l'autre voit jaune par une conformation d'organes variée dans tous les Etres (1), qui pourra donc nous ſervir de guide? L'expérience. C'eſt par elle ſeule que tout ce qui eſt com-

(1) JEAN JOUVENET, bon Peintre du dernier ſiècle, voyoit tous les objets d'une couleur jaune.

pris dans la classe des animaux se dirige. C'est par elle que le cheval frappé à diverses fois de la verge, tandis qu'on lui enseignoit ce qu'il devoit faire, obéit aux mêmes expressions qu'on lui répete sans le frapper. C'est par elle aussi que l'homme évite les écueils où il sçait que d'autres ont fait naufrage. Il est des animaux qui semblent sourds & insensibles à la voix de l'expérience, & l'on peut en général les diviser en deux classes. La premiere est composée des especes, telles que l'huître, qui ne peut se mettre en mouvement & combiner ses démarches pour échapper au mal qui la poursuit. La seconde est formée des animaux doués d'un mouvement vîte, tels que sont les hommes, mais qui n'emploient point leurs forces pour parer à la douleur dont ils sont menacés. Cette derniere espece comprend les idiots, les insensés & les stupides, & souvent beaucoup de gens qui n'ont employé leur esprit qu'à connoître ce qui ne les regardoit pas. Ceux des humains qui sont tombés dans cette insensibilité par rapport à l'expérience, sont des Etres dignes à la fois du plus grand mépris & de la plus grande pitié.

Il ne faut qu'un peu de bonne foi

pour convenir que l'expérience est le seul guide auquel nous puissions nous confier. Sans l'expérience des choses que nous voulons traiter, nous ne faisons que balbutier; de-là cette foule d'erreurs qu'on voit régner dans les ouvrages de Métaphysique. Celui qui traite des prétendus sujets qu'il croit voir hors de la nature, est assez semblable à un Enfant qui bégaye les mots d'amitié, d'amour, de respect, de devoir, &c. sans aucune connoissance de la valeur de ces termes. L'un raisonne d'après les préjugés de ses Peres ou les siens; l'autre répete des mots qu'il tient de son Précepteur. Si tous les hommes vouloient employer leurs lumieres naturelles, la seule lecture des ouvrages mystiques sur Dieu, l'ame, & les dogmes en général, suffiroit pour leur démontrer le faux de toutes ces vaines hypothèses que la passion a formées. Qu'on examine les livres dont je parle, on verra avec étonnement qu'on n'a pas fait assez d'attention sur les termes des démonstrations qu'ils donnent : ils roulent tous sur la maniere dont la chose peut être, & jamais sur celle dont elle est.

Ce vice essentiel capable d'anéantir tout ouvrage autre qu'un ouvrage mys-

tique, vient de ce que les Auteurs religieux n'ont point écrit d'après l'expérience. Ces descriptions gigantesques & variées du Paradis & de l'Enfer, viennent de ce que leurs Auteurs n'avoient pour s'en former l'idée d'autres secours que celui de leur imagination échauffée. On donne le plan exact d'une ville, on crayonne le portrait ressemblant de l'Empereur ; l'effigie du souverain Etre & la carte du ciel nous manquent, & vraisemblablement nous en serons privés à jamais.

Dès que nous abandonnons le guide de l'expérience, nous nous égarons : cependant l'expérience elle-même n'est pas infaillible. Mais comme nous n'en connoissons pas de plus certain, il faut nous y tenir. Il est à présumer d'ailleurs que sans les entraves qu'on a données à l'expérience dans presque tous les siècles, les hommes en auroient fait un usage & meilleur & plus certain. Dans tous les temps connus les Religions l'ont regardée comme un obstacle invincible à l'empire tyrannique qu'elles se proposoient d'usurper sur les hommes. Sans remonter au delà des siècles que nous connoissons, nous voyons dans les livres sacrés des Hébreux un Moyse, Légis-

lateur cruel, mais fameux Politique, ordonner de ſang froid la mort tantôt de quatre mille, tantôt de ſix mille hommes. Quel étoit leur crime ? Ils avoient voulu ſe ſervir de l'expérience. Quel ſupplice cet inflexible ami de Dieu n'eût-il pas décerné contre un Iſraëlite qui auroit eû aſſez de front pour montrer aux Juifs aſſemblés que l'eau qui ſortit du rocher que Moyſe frappa de ſa Verge, étoit une ſource naturelle ? C'eût été bien pis, ſi ce même Iſraëlite, guidé par l'expérience, eût fait ſortir de l'eau de quelque autre roche après l'avoir fait ouvrir. La famille d'Aaron n'auroit pas manqué d'écrire ſur les rouleaux que ce Phyſicien étoit Aſtharoth ou au moins l'un de ſes parens.

Chaque ſiècle nous a fourni de ſemblables exemples ; & il n'étoit gueres poſſible que cela fût autrement, la durée & le pouvoir d'une Religion n'étant fondés que ſur l'aveuglement des peuples. Dans les ſiècles où l'ignorance & la barbarie ont régné, les Prêtres, comme le reſte des hommes, étoient ignorans & barbares. Uniquement occupés du ſoin d'aggrandir leur fortune & leur puiſſance, ils étoient bien éloignés de s'appliquer à la Philoſophie ; les lumieres qu'ils auroient ac-

quiſes auroient pû par réflet éclairer les hommes ; & le grand jour eſt trop fatal à tout ſyſtême de Religion.

Cependant à meſure qu'on avançoit, l'eſprit philoſophique fermentoit. Il acquit par une ſucceſſion de temps un pouvoir ſur les humains dont il n'auroit pas dû être privé un ſeul inſtant dans la chaîne éternelle des ſiècles. Il avoit déjà régné ſans doute, & les précieux fragmens qui nous reſtent des temps antérieurs au déluge de Moyſe & à ſa Création, en ſont une preuve toujours vivante. Enfin il reprit une nouvelle naiſſance après avoir été comme anéanti pendant près de cinq mille ans chez une foule de Nations.

Les Prêtres ont toujours eû la fureur de paſſer pour des hommes extraordinaires & incapables d'errer. Dans les temps barbares ils avoient décidé hardiment ſur un nombre de points qu'ils ignoroient abſolument. La lumiere perça les ténèbres, on fit des découvertes, on les révéla : l'infaillibilité du Sacerdoce ſe trouva en compromis avec l'expérience. Celle-ci démontra ; celui-là ſe contenta de ſoutenir qu'il n'avoit pu ſe tromper. Pour accréditer les vieilles erreurs les Miniſtres de Dieu ſe crurent

en droit d'exercer la violence contre quiconque oseroit les attaquer. Ils s'érigerent un tribunal de sang où la raison & l'expérience furent traitées en criminelles. Il est même surprenant que les hommes aidés des seules forces de la nature, aient pû surmonter les obstacles, invincibles en apparence, qu'ils rencontrerent sur leur chemin. S'il est des Martyrs, ce sont ceux-là que les Prêtres ont condamnés comme Novateurs. Avant qu'on eût découvert le Nouveau-Monde, on étoit dans la ferme croyance qu'il n'y avoit que de l'eau au delà de notre Continent; & l'on ne seroit jamais parvenu à trouver ces vastes Empires, ces terres d'une immense étendue, ces peuples nombreux, si l'on n'eût secoué l'ancienne superstition qui regardoit les Colonnes d'Hercule comme les limites de la navigation. La Divinité, disoient les Anciens, a défendu de passer outre. Ils avoient même gravé sur ces Colonnes l'arrêt du Ciel *non plus ultrà*.

Les Prêtres en persécutant ceux qui s'appliquoient aux découvertes, se montroient les ennemis du genre humain; mais pour pallier leur violence, ils ne manquerent pas de confondre la Philo-

ſophie avec la prétendue ſcience qu'ils appellent Théologie. Ils répandirent tout ce qu'ils purent d'odieux ſur le nom de Novateur, & le décernérent indiſtinctement à tous ceux qui firent paroître quelque ſentiment nouveau. Pour mériter des ſupplices à leurs yeux, il ne fallut pas parler ouvertement en faveur de la nature; il ſuffit de n'en pas paroître l'ennemi; & l'Egliſe a condamné tel homme au feu parce que dans ſon Livre il s'étoit trouvé un ou deux paſſages d'où l'on pouvoit tirer quelque induction éloignée, mais favorable à la matérialité.

La Religion Chrétienne, par une pétition de principe bien frappante, a longtemps admis la Philoſophie d'Ariſtote, comme la meilleure: cependant quelles conſéquences utiles au Matérialiſme ne pourroit-on pas tirer de la *matiere premiere & unique, & des élémens transmuables les uns dans les autres*, & par conſéquent indeſtructibles, de ce Philoſophe? On n'a peut-être jamais remarqué d'où provenoit l'eſtime de la Religion pour la Philoſophie d'Ariſtote: c'eſt qu'Ariſtote a fondé toute ſa Phyſique ſur la Logique & ſur le calcul ra-

tionel (2), & jamais sur l'expérience : ensorte que les ouvrages de ce Philosophe étoient un bouclier que la Religion opposoit à tous ceux qui travailloient d'après l'expérience.

LORSQU'ELLE se vit obligée d'abandonner certaines branches de la Philosophie qu'elle avoit admises, parce qu'on l'y contraignoit par l'expérience, elle eut recours aux supplices pour maintenir ce qu'il lui en restoit. Une fois ce parti rigoureux pris, il ne fut plus libre de penser autrement qu'on avoit pensé autrefois, c'est-à-dire, d'avoir d'au-

(2) Le célèbre Bacon, se plaignant de l'humeur altiere de quelques Philosophes Mathématiciens, qui veulent l'emporter sur la Physique, dit : „ Je ne sçai par quel destin il arrive que les „ Mathématiques & la Logique, qui ne de- „ vroient être que les Servantes de la Physi- „ que, prétendent la primauté sur elle, & se „ vantent d'être plus certaines qu'elle n'est. „ En effet leur certitude ne dépend que de cet- „ te science ; car les images ne seront pas plus „ certaines que les choses mêmes. Si l'on ne „ tient pas que la Philosophie naturelle soit si „ assurée que la Mathématique, cela s'entend „ en quelques parties qui n'ont pas encore été „ expérimentées car ; dès qu'elles le sont, qu'y „ a-t-il à dire ?" Voyez *De l'accroissement des Sciences*, Livre 3.

tres sentimens philosophiques que ceux de l'Eglise. Le premier Sçavant qui fut l'objet de la rage des Prêtres, fut *Jérôme Cardan*, fameux Médecin Milanois. Ce Philosophe ne reconnut que trois Elémens, l'air, l'eau & la terre ; & prétendit que le feu placé, selon les Anciens, sous le ciel de la Lune n'existoit pas. L'origine de ce feu étoit, disoit-on, l'effet du froissement des corps qui se meuvent dans l'univers. *Cardan* objecta tout simplement qu'il n'étoit pas sûr de déterminer que le mouvement rapide des corps quelconques produisît du feu, puisque les fleuves les plus rapides conservent leurs eaux dans le plus grande dégré de froideur. *Cardan* en continuant de philosopher s'avisa d'avancer qu'il lui paroissoit peu raisonnable de soutenir qu'il y avoit quatre Elémens dans le monde, à raison des 4. humeurs qu'on suppose dans les animaux ; il n'en fallut pas davantage pour exciter le cri de l'Eglise. En vain il donna pour garant de sa proposition *Thrusianus*, Interprête de *Galien*, qui ne comptoit que trois humeurs dans l'animal. Il fut déclaré impie & son Livre de *la Subtilité* hérétique. On lui apprit même qu'il étoit Matérialiste ; ce qu'il ne sçavoit

pas. Je voudrois bien ſçavoir quel jugement porteroit un Sauvage inſtruit des termes, ſur des Prêtres qui condamnent un Médecin, grand Anatomiſte, parce qu'il ſoutient que ſes confreres ſont dans l'erreur ſur le nombre des humeurs qu'il y a dans le corps humain. Cependant *Jérôme Cardan* en fut quitte pour voir ſes livres flétris & pour être fortement ſoupçonné d'adhérer à la matérialité de l'ame, de laquelle il ne dit pas un mot.

La France, quoique moins eſclave des préjugés, n'a pas laiſſé que d'y ſacrifier. Le fameux *Pierre La Ramée*, vulgairement appellé *Ramus*, commença de paroître ſous le régne de *Henri II*. Homme d'un génie vaſte & doué des plus belles connoiſſances, il ne put voir ſans indignation le honteux aſſerviſſement où étoit ſa nation par rapport aux anciens ſentimens. Il chercha en tout genre à donner de l'ordre & de la clarté aux matieres. L'Univerſité de Paris ne manqua pas de le taxer d'innovation. Les clameurs de cette Société firent tant d'effet ſur le bas Peuple que le jour de Saint Barthélemi *Ramus* ſe vit percer dans ſon lit par des aſſaſſins, qui lui dénoncerent que ſon impiété étoit la cauſe

de ſa mort. Son crime en effet étoit d'avoir voulu éclairer ſes contemporains.

Sous le Pontificat d'*Urbain VIII.* l'Egliſe préſenta au monde une ſcene des plus intéreſſantes. Un travailleur infatigable, un Philoſophe accompli pour ſon ſiècle, remit en vigueur le ſyſtême de *Copernic* ſur le monde. Il ſoutint le Soleil immobile au centre, & fit mouvoir la Terre, & après avoir déterminé la figure de la Terre, dit nettement qu'il y avoit des Antipodes. *Galilée* n'avoit pas tort, & des expériences répétées l'ont prouvé. Mais ce Philoſophe détruiſoit l'Ancien Teſtament, en ſoutenant le Soleil fixe au centre, & le Nouveau qui aſſure que l'Evangile eſt prêché à tous, en annonçant des climats alors ignorés. Une aſſemblée de Prêtres du Seigneur le cita, & l'accuſa d'athéiſme parce qu'il nioit le *Sta Sol* de *Joſué*, & d'héréſie parce que la ſuppoſition des Antipodes donnoit atteinte à l'univerſalité de la connoiſſance de l'Evangile; & ſon grand âge ne l'eût point ſauvé des flammes, s'il n'eût pris le parti de demander pardon à Dieu d'avoir dit la vérité, & fait ſerment ſur l'Evangile de reconnoître à l'avenir la Terre pour im-

mobile, & habitée ſeulement ſur un de ſes côtés. Qu'on ne diſe pas que ce ne fut que pour la bonne diſcipline que l'Inquiſition de Rome cita *Galilée*. *Virgile*, Evêque de Saltzbourg, penſa être privé de ſon Egliſe & dégradé du miniſtere pour avoir ſuivi cette opinion, & ce ne fut pas une Inquiſition qui le perſécuta, ce fut le corps de l'Egliſe; parce qu'en effet cette hypothèſe bien démontrée comme elle l'eſt, prouve invinciblement la fauſſeté de la Religion.

L'OPINION du mouvement de la Terre conduit droit à celle de la pluralité des Mondes. Il n'y a point de doute que le premier de ces ſentimens fait naître l'autre: D'où réſulte encore l'infinité & l'éternité du monde. La Terre ſe meut, & n'eſt point au centre; d'autres globes de même nature qu'elle, ſe meuvent auſſi; on en infere que ces globes ſont en auſſi grand nombre qu'il en peut tenir des extrêmités de la circonférence au centre. Or ces extrêmités ſont à une diſtance infinie du centre: la conſéquence eſt facile à tirer. Perſonne n'a ſoutenu cette hypothèſe plus hardiment, & ne l'a prouvée d'une façon plus diſtincte, que *Jordan Brun*, ſous

le nom duquel nous écrivons. Tout le monde ſçait quelle fut ſa fin, & qu'il périt à Rome au milieu des flammes, accuſé & non convaincu d'athéisme. Si l'on en croit le Pere *Merſenne*, *Jordan Brun* étoit un docteur d'impiété. Mais comme les ouvrages de ce Poëte-Philoſophe ne ſe trouvent plus, je ferai plaiſir à mon Lecteur de lui donner une idée de ces impiétés prétendues qui l'ont conduit au bucher. Par-là, je le mettrai à portée de juger ſi le Moine *Merſenne* eſt un ignorant qui n'a pas entendu *Jordan Brun*, ou s'il eſt un méchant homme qui pour pallier la cruauté de ſon Egliſe, n'a pas craint d'inſulter à la mémoire d'un grand homme, péri malheureuſement. Cet expoſé fera la matiere de mon premier Chapitre.

Tandis que l'Egliſe exerçoit ſes fureurs ſur les Auteurs de certains ſentimens, ſur leſquels il ſemble qu'elle n'a point droit de prononcer, les Juriſdictions ſéculieres, enyvrées du même eſprit, livroient au feu tous ceux qui en appelloient à l'expérience. Le malheureux *Jules-Céſar Vanini* ramaſſe dans des Dialogues philoſophiques tout ce que *Cardan*, *Scaliger* & d'autres avoient dit ſur la Phyſique; il joint à cette compilation les expériences vraies ou douteuſes

qu'il avoit faites; par Arrêt du Parlement de Thoulouſe, il eſt condamné à être brûlé comme un impie.

UNE choſe bien digne de remarque c'eſt que les plus grandes fureurs des Prêtres ſe tournent toujours ſur l'expérience. L'attente ſeule d'une démonſtration de Phyſique peut les exciter à la perte du plus vertueux des hommes qui en eſt l'Auteur. Cette vigilante attention qu'ils portent ſur la premiere des ſciences, vient de ce que juſqu'à préſent les découvertes qu'elle a faites ont toutes porté coup aux deux ſyſtêmes de Religion reçus des Juifs & des Chrétiens. Je ſuis ſûr que ſi Rome vouloit s'expliquer de bonne foi, elle confeſſeroit qu'elle eût mieux aimé que tous les habitans du Nouveau-Monde fuſſent damnés à tous les Diables, qu'on en ait fait la découverte. En effet on ne peut pardonner à Jéſus-Chriſt de n'avoir pas fait mention de cette vaſte partie de l'univers dans les départemens qu'il a donnés à ſes Apôtres. Les Sauvages d'Amérique ne ſont ni Juifs, ni Gentils; mais ils méritoient bien que le fils de Dieu leur déléguât un Diſciple au moins; & cette inattention eſt bien fâcheuſe pour ceux qui ſont morts entre le temps de la venue de Jéſus-Chriſt & celui où la découverte de leurs terres fut faite. CHA-

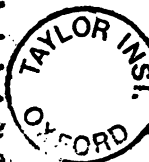
CHAPITRE I.

De la pluralité des Mondes.

S'il est un systême qui fasse honneur à la Divinité, c'est celui de la pluralité des Mondes : cependant on n'a pas cessé de persécuter ceux qui l'ont admise ; & l'intérêt & la passion n'ont jamais manqué d'imputer des crimes aux Philosophes qui ont fait quelques efforts pour l'établir. Ce fut pour un semblable forfait que *Jordan Brun* perdit la vie au milieu des flammes ; car le reproche d'athéisme & d'impiété qu'on lui fait n'est fondé que sur de vains soupçons. Cet Auteur avoit fait quelques ouvrages sur l'art de *Raymond Lulle* & sur la mémoire artificielle. Il composa ensuite quelques petits Poëmes auxquels il fit lui-même des Commentaires. Ils rouloient sur des questions de Mathématique, de Physique & d'Astrologie. Son premier *de minimo*, traite des atômes & de leur existence ; celui qui suit ne parle que de la division, de l'augmentation & de la mesure des corps, & est par-

semé de propositions géometriques; il a pour titre *de mensura & figura*. Enfin vient le troisieme Poëme, *de immenso & innumerabilibus seu de Universo & Mundis*. C'est là que *Jordan Brun* dit non d'un ton affirmatif, mais en forme de proposition seulement, que le Ciel est un champ infini où des Globes innombrables sont soutenus sur leur propre poids, les uns se tournant seulement sur leur centre, ou même étant immobiles, & les autres faisant leurs cours autour d'eux. Il ajoute que tous ces globes étant des membres de l'Univers, demeurent sans peine & sans contrainte en leur place sans y être à charge; de même que les membres du corps d'un animal ne sont point lourds au tronc. De ce que tout l'univers est égal puisqu'étant infini le centre se trouve par-tout, il en conclud qu'il n'est point de parties supérieures ni inférieures dans la nature: que les globes lumineux sont autant de Soleils, & les globes obscurs autant de Terres semblables à la notre. Il prétend qu'il n'est aucune Etoile qui ne soit un Soleil (cela s'entend des étoiles fixes) & que si celui qui nous éclaire étoit aussi éloigné il nous paroîtroit aussi petit: qu'il y a plusieurs Terres qui font leur cours autour

de ces divers Soleils, comme sont autour de notre Soleil & la Terre que nous habitons & les Planetes qui sont de même nature qu'elle. *Jordan Brun* donne une raison très-valable de ce que nous voyons bien les Soleils sans nombre qui se trouvent dans l'univers, mais que nous n'appercevons pas les Terres qu'ils échauffent, éclairent & fertilisent: c'est que celles-ci sont très-opaques, & sombres par conséquent. Or il est démontré par ce que nous sçavons de la grandeur apparente du Soleil & de sa grandeur réelle, qu'un homme dans cet astre n'appercevroit la Terre où nous sommes que comme un point, supposé qu'il l'apperçût, aidé du meilleur télescope qu'on ait jamais fait.



Mais passons à l'endroit de ce troisieme Poëme qui a fait brûler *Jordan Brun*, & voyons quel sophisme l'Eglise a pû employer pour le taxer d'athéisme. Pour prouver que l'univers étant infini, il doit y avoir un nombre infini de globes qui le remplissent, notre Philosophe allegue que Dieu ayant pû faire un bien infini en créant une infinité de Mondes, comme il auroit fait un bien fini en en créant un seul, il ne faut pas penser qu'il s'en soit tenu là. D'ail-

leurs, dit le Poëte-Philosophe, il n'y a point de répugnance de la part de la matiere, qui se peut accroître infiniment comme on le voit aux semences des végétaux & des animaux, qui produisent à l'infini.

POUR justifier d'un seul mot *Jordan Brun* & montrer l'inhumanité de l'Eglise à son égard, il suffiroit, ce me semble, de faire remarquer que cet Auteur écrivoit en vers, & qu'il est de ce genre d'écrire d'employer la fable & le mensonge, un Poëte n'étant astraint qu'à la vraisemblance seulement. Mais allons plus loin. Le systême de la pluralité des Mondes est-il si révoltant que les Prêtres le pensent? Depuis que livrés à l'expérience nous nous sommes appliqués à nous connoître & à connoître ce qui nous environne, nous sommes parvenus à nous démontrer que le Soleil qui nous éclaire, placé au centre de notre univers, ne se meut que sur lui-même, tandis que le globe que nous habitons tourne autour de lui. Plus loin nous appercevons des corps lumineux fixes, & autour d'eux des corps errans & ténébreux par certains côtés; ne sommes-nous pas portés à en conclure que sous la croute elliptique des Cieux,

le même ſyſtême que le notre eſt répété une infinité de fois? Mais ſi ce ſyſtême eſt répété une infinité de fois, ſi dans chaque eſpace ſuffiſant de la nature il y a un Soleil & des Terres, que penſer de la ſageſſe de Dieu, ſi ayant, pour un bien ſans doute, peuplé d'animaux notre Terre, il a laiſſé toutes les autres déſertes? Il paroît bien plus digne de ſa puiſſance d'avoir occupé tous ces vaſtes orbes qu'il a pris la peine d'arranger. Non ſeulement la pluralité des Mondes, mais l'éternité de la matiere même n'induit pas à l'athéiſme. Eſt-il plus ſingulier que Dieu ait créé la matiere de toute éternité, que d'avoir engendré ſon fils de toute éternité? Non, ſans doute. Je dis plus: la création du monde, ſelon les Hébreux, ne donne pas une ſi belle idée de la Divinité. Car à quoi s'occupe-t-elle pendant tout le temps qui s'écoule depuis le premier terme de l'éternité juſqu'au moment de la création? Couvoit-elle les germes des Etres, ou bien attendoit-elle que les temps preſcrits par les deſtins fuſſent expirés?

Quant au ſentiment qui admet la pluralité des Mondes, outre que la vérité ou la fauſſeté de cette hypothèſe eſt abſolument indifférente, puiſque les

distances qu'il y a de l'un à l'autre de ces mondes possibles, sont trop étendues pour qu'ils puissent jamais avoir aucun commerce ensemble ; il ne paroît pas qu'on puisse faire un crime à un homme de le soutenir. *Jordan Brun* n'a point été novateur en admettant la possibilité de plusieurs mondes. Une foule d'Auteurs avant lui avoient été de son opinion, comme Plutarque & Diogene Laërce. Dans le sein du Christianisme même les Physiciens modernes n'ont pas celé que le monde est infini ; & il s'en faut peu qu'ils ne disent qu'il est infini en durée comme en puissance. Les plus circonspects d'entre eux ne parlent ni de son origine ni de sa fin. Semblables à ce sçavant Italien, à qui quelqu'un ayant demandé si le monde étoit éternel & ce qu'il pensoit de sa durée, il répondit : s'il n'est pas éternel, du moins est-il bien vieux. Ces mêmes Physiciens avouent qu'il est absurde de croire que Dieu ait formé un nombre innombrable de globes semblables au notre, sans autre dessein que de les laisser errer dans l'immensité. D'où l'on infere qu'ils les croyent habités. Au reste dans le systême de la pluralité des Mondes, rien ne répugne

au nouveau systême, je veux dire au Christianisme ; & le docte *Kepler* dans son Livre intitulé : *Somnium Johannis Keppleri, sive opus posthumum, de Astronomiâ Lunarî*, a démontré par des vérités astronomiques que la Lune étoit habitée. Il a plus fait ; il a nommé quelles especes d'animaux pouvoient demeurer dans ce globe, relativement à sa température. On n'a point fait le procès à *Képler* ; on a fait brûler *Jordan Brun*. D'où vient cette diversité de façons d'agir ? C'est que *Képler* vivoit dans un pays libre & que *Jordan* demeuroit en Italie. S'il fût resté en Allemagne, il n'eût point essuyé toute la fureur des Prêtres. L'Eglise ne lui pardonna jamais son petit ouvrage *de la déroute de la Bête triomphante*. Cette satire ingénieuse où une planete qui avoit voulu usurper l'empire sur les autres, est enfin précipitée & son orbe renversé, désignoit allégoriquement le Pape & la Cour Romaine, subjugués par les Puissances séculieres éclairées du flambeau de la raison. Personne n'étoit nommé dans ce livre ; mais Rome s'y reconnut. Comme on ne sçauroit condamner au feu pour une allégorie, qui peut s'appliquer à nombre de sujets di-

vers, on punit dans l'Auteur *de minimo* & *de mensurâ* l'Auteur d'*Il spaccio della Bestia triomfante*.

Les Docteurs Chrétiens, pour justifier leur cruauté envers les Philosophes Auteurs de quelques découvertes, ont prétendu que le systême de la pluralité des Mondes détruisoit de fond en comble celui du péché originel, & celui de la Rédemption par conséquent. Mais ils se sont lourdement trompés. On peut ajuster, s'ils veulent y consentir, tous les systêmes philosophiques par rapport au monde, avec leur systême religieux. Nous l'allons voir.

1°. Les Philosophes qui soutiennent l'éternité de la matiere, ne soutiennent pas en même temps l'éternité de l'arrangement actuel. Tous au contraire disent qu'il est néceſſaire qu'il y ait eu bien des révolutions avant que l'univers & les corps qui le composent ayent pris leur équilibre. Leur sentiment sur l'éternité de la matiere, ne tombe que sur la masse générale de cette même matiere. Par exemple, en supposant que la masse générale fut dans le premier terme une espece de bouillie, il a fallu un espace immense de temps pour que cette masse se reposât & se clarifiât;

Pendant que cette maſſe repoſoit, les parties les plus groſſieres, chaſſées par le feu, ont dû s'éloigner du centre & former la croute elliptique & immenſe en épaiſſeur, qui forme ce qu'on appelle le Ciel. Ce qui reſta après que la coque de l'univers fut faite, forma tous les corps opaques, tels que notre Terre, notre Lune &c. & les autres Terres & les autres Lunes &c. Si ces parties groſſieres ſe ſont trouvées de peſanteur inégale après leur réunion en diverſes maſſes, comme il ſemble que cela a dû arriver, il eſt démontré qu'elles n'ont pû prendre leur équilibre, qu'après une multitude de mouvemens divers, mais toujours tendans vers l'extrémité de la croute à raiſon de leur poids. Le feu qui exiſtoit dans la maſſe générale & qui la faiſoit fermenter, a dû ſe retirer à meſure qu'il a eu plus de liberté de le faire vers le centre. Auſſi nos meilleurs Aſtronomes y placent-ils le Soleil de notre Univers. Cependant comme les parties groſſieres ſe ſont détachées du tout en maſſes conſidérables, il ne répugne point de penſer qu'elles ont conſervé dans leur milieu une très-grande quantité de feu premier. Dans la ſuite des temps ce feu

ayant pris force, par la faculté qu'il a de tourner en sa propre substance tout ce qui est auprès de lui, il a fait rompre les globes qui le contenoient; qui s'en sont éloignés à une certaine distance, assez bien ménagée pour qu'ils en soient échauffés & éclairés, sans courir risque d'être consumés par son action.

JUSQU'ICI rien n'exclud l'idée d'un Dieu, & les divers globes qu'on admet, ayant pû avoir pris leur assiette les uns plus tôt, les autres plus tard, on peut par complaisance supposer que ce globe-ci n'a été arrangé qu'au temps indiqué par Moyse. Ce que je viens de dire du monde, en supposant une matiere premiere liquide, peut s'appliquer également au systême des atômes. Il ne s'agit que de changer les termes; & nous voilà déjà d'accord avec les Juifs & les Chrétiens sur la création de ce monde.

2°. MAIS votre systême, diront les Chrétiens & les Juifs, détruit le péché originel. Point du tout. Tout ce que Dieu a fait par rapport aux hommes, à notre connoissance, ne regarde précisément que les hommes de ce globe. Il se peut très-bien que les Adams des divers mondes ne se soient point comportés comme le nôtre: il se peut aussi que

tous ou plusieurs ayent péché comme lui. Quand même il seroit aussi certain qu'il est douteux, qu'il y a plusieurs mondes, il n'est pas moins de la sagesse de Dieu de n'en avoir point parlé aux Hébreux ; c'eût été les embarrasser d'une foule d'observations qui les auroient inutilement embrouillés. Le chef, le Pere d'un monde désobéit aux ordres d'un Dieu, qui lui avoit donné l'existence sous certaines conditions, qui peut-être ne sont pas les mêmes que celles qu'il a imposées aux chefs des autres mondes ; il nous suffit de sçavoir la faute de notre Adam, & la peine qui en résulte ; & la science de la conduite des autres Adams nous est d'une inutilité absolue. C'est ainsi que *Campanelle* & *Fantonus*, l'un Dominiquain, l'autre Général des Carmes, tous deux célèbres Ecrivains qui ont entrepris la défense de *Galilée*, se sont exprimés. Si nous considérons d'un œil attentif quel étoit le peuple Juif, pour qui l'Ancien Testament a été premiérement écrit, nous verrons que son Auteur, quel qu'il soit, n'a parlé des choses que de la sorte dont elles ont été vues par ce peuple. Dans la Génèse il est dit que Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour le jour,

l'autre pour la nuit, qui ſont le Soleil & la Lune. Ne diroit-on pas que ces deux aſtres ſont de pareille grandeur? Et qui ignore aujourd'hui que la Lune eſt un corps opaque, tel que la Terre, & qui ne contient en lui-même aucune lumiere?

3°. Nous trouvons dans l'Ecriture-Sainte même de grands ſecours pour faire quadrer le ſyſtême de la pluralité des Mondes, avec le ſyſtême de la Rédemption opérée par le Chriſt au ſentiment des Chrétiens. Saint Paul dont les Ecrits ſont dictés par le Saint-Eſprit, nous révele que Jéſus-Chriſt (1) *a réconcilié par ſon ſang tout ce qui étoit en la Terre & aux Cieux* La plus ſuperficielle lecture des Livres Hébraïques ſuffit pour nous convaincre que parmi la nation Juive on entendoit par le mot *Ciel* tout ce qui eſt au deſſus de la terre; & c'eſt en ce ſens que St. Paul parle; car il y auroit de l'abſurdité à ſuppoſer qu'il a entendu par ces paroles *& aux Cieux*, la réconciliation des Anges & autres bienheureux Eſprits avec Dieu; n'étant pas à préſumer qu'il y ait aucune haine entre la Divinité & les Etres qu'elle ſouffre habiter ſa gloire.

(1) Ep. aux Col. c. 1.

Ce passage de St. Paul donne à entendre que tous ou plusieurs des Adams ont péché, car la Rédemption le suppose; & c'est peut-être en ce sens que Jésus-Christ dit à notre monde qu'il est mort pour nous & pour plusieurs. (2)

Au reste, peu nous importe qu'un seul ou plusieurs Adams ayent péché & qu'il ait fallu une rédemption à un ou à plusieurs mondes; il suffit qu'on puisse soutenir le sentiment de leur pluralité, sans donner atteinte à la lettre des Ecritures, & en général au systême religieux des Chrétiens, pour justifier *Jordan Brun* & ceux qui ont été de son opinion devant & après lui, du reproche odieux d'impiété qu'on leur a fait. Si les Ecritures que les Juifs & les Chrétiens regardent comme Divines, sont réellement telles, il suffit à un Ecrivain qu'il s'y trouve un seul passage, une seule expression qui soit favorable à son opinion pour le justifier, & le ravir aux supplices: car dans des Livres dictés par l'Esprit de Dieu, on ne sçauroit sans impiété avancer qu'il y a des termes obscurs & desquels on peut abuser. Si cela étoit, l'ouvrage de Dieu seroit susceptible des mêmes inconvé-

(2) Math. XXVI. 28.

niens que ceux des hommes; ce qu'il eſt abſurde de ſuppoſer.

Cependant il faut en convenir, dès que l'eſprit philoſophique commença à reparoître ſur la terre, les Prêtres en général durent être fort embarraſſés ſur le parti qu'ils devoient prendre. Ils eurent recours à la cruauté, parce que ce n'étoit que la crainte ſeule des châtimens qui pouvoit arrêter les hommes dans le cours rapide de leurs progrès vers le vrai. La découverte du vrai a toujours été la pierre d'achopement des ſyſtêmes de Religion; & c'eſt pour cela que les Prêtres Chrétiens qui ſçavoient la cauſe de la chute de leurs prédéceſſeurs, ont toujours eſſayé d'étouffer les ſciences dès le berceau. L'expérience ayant fait voir que les Auteurs des livres ſacrés avoient erré ſur des faits notables, on a conclu la non-divinité de ces ouvrages. En allant plus loin, on a remarqué que ce ſyſtême du monde ſi beau, en apparence ſi miraculeux, n'étoit au fond qu'un arrangement néceſſaire, qui ne pouvoit être autrement: & l'on a inféré de là, qu'une cauſe premiere ne ſeroit, ſi elle exiſtoit, qu'une cauſe oiſive & inutile. Ces conſéquences évidentes des principes les plus cer-

tains, ne pouvoient qu'être fatales aux Prêtres ; & ils n'ont rien ménagé pour en interrompre la chaine qui alloit à leur destruction totale. Leur ardeur à persécuter les Sçavans, n'a cependant pas rallenti le zêle de ceux-ci : ils n'ont pas laissé à l'erreur le temps de jouir du bénéfice de la proscription.. Qu'eussent-ils donc fait, ces Sçavans persécutés, s'ils eussent vécû dans le siècle où nous vivons, & où la liberté de penser semble être rendue aux hommes ? Ils auroient consacré leurs veilles à éclairer leurs contemporains, & à dissiper les erreurs dans lesquelles ils sont plongés depuis tant de siècles. Un pareil zêle m'anime & je vais comme eux entreprendre la grande tâche de ramener les hommes à la raison, en leur retraçant d'un côté l'illusion grossiere où ils sont par rapport à eux-mêmes & par rapport à ce qui les environne ; & leur mettant de l'autre sous les yeux les vérités opposées à leurs erreurs : leurs lumieres naturelles leur suffiront pour se défaire de celles-ci & s'attacher sans retour au vrai, qui doit être l'unique objet du desir des hommes.

CHAPITRE II.

Les connoissances humaines n'ont rien de certain.

SEMBLABLE au reste des animaux, l'homme n'apporte en naissant qu'une disposition à connoître; & quoi qu'en disent les partisans des idées innées, l'impression que fait sur nous un objet que nous n'avons jamais vû, n'excite point en nos organes le sentiment qu'on appelle souvenir. Quelques-uns ont prétendu que les idées du bien & du mal étoient innées en nous; mais pour détruire la preuve qu'ils rapportent, qu'un enfant pleure en sortant du ventre de sa mere, encore qu'il n'ait pas l'expérience du mal, il suffit de leur faire observer que dans quelque cas qu'un enfant pleure ou rie, c'est toujours en conséquence de l'idée de plaisir ou de douleur qu'il reçoit actuellement par la voye de l'impression que l'une ou l'autre de ces choses fait sur ses organes.

Dès que le plaisir ou la douleur cessent de se faire entendre, & qu'ils ne diri-

dirigent plus nos pas, nous courons grand risque de nous égarer. La recherche de l'un & la fuite de l'autre, sont les seuls guides fideles que les hommes, & en général tous les animaux, ayent pour se conduire. Si l'on voit quelques Etres s'écarter de la route que leur prescrit le plaisir, & courir vers la douleur, qui n'a son existence que dans la privation du plaisir, c'est qu'ils prennent l'une pour l'autre, ou bien c'est qu'ils sont dans un état fâcheux auquel nous avons donné le nom d'enfance, de folie, d'imbécillité. Les seuls enfans, sans que leurs organes soient affoiblis ou dérangés, sont, après les fous, capables de préférer dans leur recherche la douleur au plaisir; & cela parce que, comme nous venons de le remarquer, nous n'apportons en naissant qu'une disposition, qu'une puissance, qu'une habileté à connoître. Le discernement du bon & du mauvais, est le fruit de l'expérience, & l'homme ne sçauroit être appellé raisonnable que lorsqu'il a vécû.

Mais, si les seuls guides que nous ayons pour nous conduire, sont la recherche du bien & la fuite du mal, à qui recourrons-nous, quel flambeau nous éclairera dans la route des con-

noiſſances qui n'intéreſſent pas directement notre Etre? Sera-ce le raiſonnement? Non: car le bonheur & le malheur, le plaiſir & la douleur ſont respectifs juſqu'à un certain point; ils n'ont de réalité que lorſqu'ils ſont phyſiques & effectifs; en ſorte qu'il arrivera qu'en employant le raiſonnement le plus formel pour prouver un ſentiment à un autre homme, il ſera très-fondé à repouſſer mes attaques par un autre raiſonnement qu'il formera ſur le modele de l'impreſſion que lui aura faite la choſe dont je lui parle. Tous les Logiciens du monde ne ſçauroient prouver à un homme, tel que *Jouvenet* dont j'ai parlé déjà, qu'il exiſte une couleur verte, lorſqu'il voit la couleur jaune couvrir toutes les ſurfaces qui frappent ſa vue; mais il n'eſt point d'homme que je ne faſſe reculer en lui annonçant que s'il paſſe outre, une pierre va l'écraſer; & cela ſans raiſonnement parce qu'il y va de la conſervation de ſon Etre.

Il n'y a pas lieu d'en vouloir à la nature, de ce qu'elle a borné la certitude de nos connoiſſances aux choſes propres à notre conſervation; nous n'avons beſoin de connoître certainement que les choſes qui nous environnent;

puisque tout le travail d'un animal est borné à la recherche ou à la fuite des objets. Dans l'état de nature c'étoit à ces deux opérations que nos actions se bornoient ; l'état civil que nous avons embrassé, nous oblige à un autre soin : c'est celui de réformer les objets, ou du moins certaines qualités des objets, qui dans la perception que nous en avons, nous présente un double objet de plaisir & de douleur, ou seulement l'idée confuse de l'une & de l'autre de ces sensations. Je m'explique. Un homme est agréablement frappé par la présence d'une belle femme ; son premier mouvement est d'en desirer la jouissance ; mais dans l'entretien qu'il a avec elle, il lui découvre des sentimens peu conformes à ceux qu'il a ; une humeur contrariante, des goûts capricieux lui font craindre d'éprouver des désagrémens dans sa société : cependant il en desire la jouissance. Que fera-t-il ? Il essayera de réformer la personne qu'il aime ; il fait tout pour tourner ses inclinations sur les siennes : mais réussira-t-il ? Rien de plus incertain.

1°. Parce que les travers qu'il croit appercevoir dans la personne qu'il aime, n'en sont peut-être pas de réels ; que

peut-être au contraire, ce sont des qualités naturelles, essentielles à sa substance, & qu'elle ne pourroit les détruire sans anéantir son Etre. 2°. Parce que l'opération que cet homme veut faire sur une créature indépendante comme lui, n'a point sous elle son bonheur essentiel, & que nous n'agissons certainement que dans les cas où il s'agit d'un plaisir ou d'une douleur physique, les seules sensations capables de nous déterminer sans raisonnement.

Dans l'instant même où l'homme que nous supposons apperçut cette femme, dont la présence le flatta si agréablement par l'idée qu'il se forma de sa jouissance, quel étoit l'objet de son bonheur? La jouissance de la femme qu'il voyoit: rien de plus. En réfléchissant, il a ajouté à cette premiere idée celle du plaisir qu'il goûteroit dans sa société, & déjà il erre dans le jugement qu'il porte. Il trouve un caractere contraire au sien, & le voilà déjà malheureux: il entreprend de refondre ce caractere sur le modele du sien, il ne réussit pas; surcroît de malheur. Enfin il arrivera que pour avoir voulu raisonner sur les accessoires de son idée premiere, il se verra privé & de la société & de la jouissance de

l'objet qui lui promettoit les plaiſirs les plus parfaits, s'il s'en fût tenu à ne prendre de cet objet que ce qu'il lui en falloit pour être heureux.

Quelquefois cependant nous parvenons à réformer les objets qui nous entourent; mais jamais cette réforme n'eſt totale; & les changemens que nous trouvons dans les perſonnes que nous nous appliquons à cultiver ſont ou l'effet de l'habitude que nous prenons avec elles, ou celui d'une contrainte qui ne peut ſubſiſter qu'autant que les raiſons qui les forcent à y demeurer exiſtent.

Pour faire ceſſer un effet quelconque, il faut en connoître la cauſe. Or comment un homme oſe-t-il entreprendre d'en réformer un autre, lui qui ignore abſolument quels ſont les reſſorts producteurs des effets qu'il veut réprimer? Ne diroit-on pas voir un enfant qui de ſes mains débiles élevant un foible rempart de ſable à l'embouchure d'un fleuve rapide, prétendroit arrêter le cours de ſes eaux?

Quand des actions qui réſultent de notre penchant, il nous arrive plus de mal que la ſatisfaction de ces penchans ne nous procure de bien préſent, nous n'avons pas beſoin de précepteur: la loi

éternelle de la recherche du plaisir & de la fuite de la douleur nous remet bientôt dans le bon chemin.

Si l'on voit quelquefois des gens réussir dans des entreprises indifférentes à leur bonheur, cette réussite est plutôt l'effet du hazard, c'est-à-dire, du concours des Etres étrangers à celui qui agit, que l'effet de ses propres combinaisons. Et le cas que je suppose est très-rare; peut-être même n'est-il jamais arrivé; car quelque contraires que soient les apparences, c'est toujours l'appât du plaisir, ou, ce qui revient au même, la fuite de la douleur, qui nous met en action.

Nos connoissances étant rétrécies dans un cercle qui n'embrasse rien au delà de ce qui est utile à notre propre conservation, quelle estime devons-nous donc faire de toutes ces hypothèses sublimes pui prétendent établir l'existence des Etres qui sont hors de la nature? Si l'on range ces diverses hypothèses en différentes classes, formées chacune des sentimens où il se trouve quelque conformité, & qu'ensuite ou demande à leurs Auteurs & au parti qui les suit, laquelle de ces opinions il faut suivre; tous vous répondront ensemble: la notre est la seule véritable; toutes les autres sont

erronées. Cependant il ne peut pas arriver que toutes soient vraies à la fois: de leur diversité on pourroit même inférer qu'elles sont toutes fausses, & dans cette perplexité le seul parti qu'un homme raisonnable puisse prendre, c'est de douter; car enfin le doute vaut mieux qu'une intime persuasion de la vérité du mensonge.

MAIS le doute n'a d'usage que par rapport aux objets qui ne nous touchent pas. Nous ne sçaurions douter du plaisir ou de la douleur que nous ressentons. Or si en conséquence de découvertes que certains hommes prétendent avoir faites, ils veulent mettre les penchans que j'ai reçus de la nature dans une douloureuse contrainte; si guidés par leur intérêt, ils veulent m'inspirer un joug accablant, sans m'administrer les preuves du pouvoir qu'ils ont reçu d'agir ainsi, alors je suis autorisé à regimber contre l'éguillon qui me presse. Mon doute ne rouloit que sur la cause qui ne me touchoit pas; mais je ne peux l'appliquer à l'effet que je ressens. Alors j'en appellerai toujours aux preuves de cette cause; & tant qu'on ne me les produira pas, je crierai à l'injustice qui me fera violence.

Nous trouvons dans l'hiſtoire de France un fait bien remarquable ſur ce deni des preuves. Le ſçavant *Antoine Villon* ayant fait publier des Thèſes qui attaquoient les vieux préjugés, auſſitôt l'Univerſité le taxa de perverſité dans ſes mœurs. *Villon* ne s'émut point de cette imputation, & n'y répondit que par un défi ſolèmnel à tous les Docteurs de Paris de diſputer ſeul contre tous, & de donner de bonnes preuves de ſes ſentimens. *Nicolas de Verdun*, Premier-Préſident du Parlement de cette Capitale, dit en apprenant le défi de *Villon :* je m'en réjouis bien ; cela va réveiller les vieilles Muſes de l'Univerſité qui dorment depuis longtemps. Enfin la ſalle fut préparée & un grand concours de monde s'y rendit pour oüir la diſpute ; mais, dit *Sorel*, hiſtoriographe du dernier ſiècle, le Recteur & ſes aſſeſſeurs ne crurent pas qu'il leur fût avantageux de courir ce riſque ; & ils eûrent tant de crédit qu'il y eut Arrêt pour empêcher la diſpute, prétextant qu'elle pourroit porter préjudice à la Religion. D'après ce fait on eſt tenté de croire qu'il n'y avoit dans l'Univerſité & dans le Parlement gueres d'auſſi bons eſprits que *Villon* & *Verdun*.

Mais dans quelle douloureuſe ſituation ſe trouvent les hommes réduits à l'eſclavage des ſociétés? Les forces connoiſſantes du plus grand nombre ne les peuvent mettre à portée de connoître les objets qui par eux, ou par leurs qualités, ſont utiles à leur conſervation : & leur ſcience à cet égard ſe bornant au ſeul néceſſaire, ſe trouve enfermée dans un eſpace très-limité. Un petit parti exiſte au milieu de la ſociété, & ſe vante d'avoir pénétré bien au delà de la nature, d'avoir apperçu qu'elle étoit inerte par elle-même, & d'être enfin parvenu à la connoiſſance de la cauſe qui a produit cette nature & qui la conſerve.

Rien n'eſt plus flatteur pour l'homme que la conviction d'un principe qui a tenu longtemps contre les plus profondes recherches; & j'avoue qu'on doit une reconnoiſſance ſans bornes à ceux qui font d'utiles découvertes. Bornés, comme je l'ai dit plus haut, à ne connoître que ce qui nous environne, nous ne ſouffrons qu'avec peine une ignorance, qui cependant ne nous eſt à charge que parce que nous nous ſommes imaginés follement être ce que nous ne ſommes pas. Il eſt dans le cœur de

l'homme policé un desir de connoître, que rien ne peut assouvir ; il faut qu'il y satisfasse, dût-il tomber dans de perpétuelles erreurs : c'est un besoin que n'a pas le Sauvage & que la Brute ignore : & sans doute leur principale félicité est fondée sur l'absence de ce besoin. Ce besoin n'est pas dans la nature puisque l'homme qui ne reconnoît point d'autres loix que les siennes, n'y est pas assujetti ; & cet exemple devroit porter les plus sages d'entre les sociétés à se décharger d'un joug qu'ils ne tiennent que du préjugé. Mais nous sommes bien loin encore de penser comme *Platon*, qui ne craignit pas d'avancer que tout ce qui est au dessus de nous, ne nous touche point, faisant entendre par-là que s'il s'amusoit à traiter des choses métaphysiques, c'étoit plutôt pour satisfaire au goût de sa nation, que dans l'espoir de trouver quelques vérités utiles, en se livrant à l'étude de cette science.

Le premier bruit qui se répandit dans le monde sur l'existence de Dieu, dut jetter l'univers dans la plus profonde perplexité. Comme les meilleures idées ne se perfectionnent pas dès leur naissance, il y auroit eû de la mauvaise hu-

meur à chicaner les Auteurs de cette découverte ſur la valeur des preuves qu'ils apporterent de l'exiſtence de cet Etre. Notre imagination eſt ſuſceptible de certaines connoiſſances qui d'abord paroiſſent chimériques, mais que l'expérience réaliſe enſuite; & il arrive ſouvent que nous avons une ſorte de conviction de l'exiſtence de certains ſujets, avant que d'avoir trouvé des termes propres à démontrer aux autres cette même exiſtence. L'opinion de l'exiſtence de Dieu eſt trop ancienne, pour être dans ce cas. Ses partiſans ont eû tout le temps convenable pour porter à ſa perfection une hypothèſe qui ayant pour objet le bonheur de tous les hommes, ſans exception, doit être d'une ſimplicité qui ſoit telle que tous la puiſſent comprendre.

Il n'y a donc rien d'odieux dans le procédé d'un homme qui de bonne foi demande des preuves de l'exiſtence d'un Etre inconnu qu'on lui annonce. Tout l'odieux ſeroit du côté des partiſans de cette exiſtence, ſi pour toute réponſe, ils ordonnoient qu'on envoyât le curieux au ſupplice.

CHAPITRE III.

De l'existence de Dieu.

La nature est inconcevable dans ses effets, & le mystere va en augmentant à mesure qu'on veut s'approcher des causes qui les produisent. La plus vile partie de matiere en apparence, a des propriétés si nombreuses, elle est susceptible de tant de modifications, & en effet elle en acquiert de nouvelles en si prodigieuse quantité, souvent même dans un très-petit espace de temps, qu'elle est & sera toujours pour l'homme une enigme inexplicable. Cependant cet animal insatiable de nouvelles connoissances, n'ayant d'autres facultés principales que celles dont sont doués les autres animaux dont il se croit le Roi, c'est-à-dire, que celles qui sont absolument nécessaires pour sa propre conservation, se prétendit, malgré sa disette, capable de pénétrer les secrets de la nature. Il entreprit ce grand ouvrage; & il ne manqua pas d'échouer dans son entreprise.

Il n'y a pas d'apparence que les premiers hommes qui nâquirent après le développement des germes ayent tenté d'expliquer la nature. Ils n'avoient reçu d'elle que deux ſentimens; la recherche du plaiſir, & la fuite de la douleur: & dans l'une & l'autre de ces impreſſions l'on n'apperçoit rien qui nous porte à examiner la nature des atômes, ou la ſubſtance des fluides dont l'univers eſt peut-être compoſé: les ſeuls mouvemens qu'elles excitent, ſont ceux qui nous mettent en action, ſoit pour nous conſerver, ſoit pour augmenter notre bien-être. Or il n'y a aucun rapport entre la connoiſſance des cauſes naturelles, & la conſervation ou le bien-être d'un animal quelconque.

Un long eſpace de temps dut encore s'écouler entre cette époque infiniment reculée, & celle où les hommes s'aviſerent de former des ſyſtêmes ſur l'ordre de la nature, & ſur les cauſes de cet ordre. Il y a beaucoup d'apparence que le monde n'a pas toujours été ce qu'il eſt. La nature a dû exiſter longtemps ſans forme; ce qui arrive aujourd'hui a dû arriver au commencement. Un germe avant que de produire ſe putréfie, reſte en coction pendant un cer-

tain temps dans la matrice qui lui eſt propre. Ainſi les germes primordiaux ont dû reſter dans la matrice générale, & y fermenter juſqu'à ce qu'enfin, la chaleur raſſemblée ayant acquis aſſez de force pour briſer la coque de l'œuf de la nature, le jour de leur exiſtence formelle fût arrivé.

Comme il a pu arriver que la coction ne ſe fît pas également dans toutes les parties de l'œuf, il eſt probable que tous les divers Etres modifiés, tels que nous les voyons aujourd'hui, n'ont pas paru à la fois. Les uns étoient à terme, les autres n'y étoient pas; & il aura peut-être fallu bien des ſiècles pour donner la perfection de maturité à certains germes qui ne l'avoient reçue dans la matrice univerſelle. Nous avons l'exemple de ceci dans la couvée d'une poule. Si elle eſt formée d'un trop grand nombre d'œufs, les poulets n'écloſent pas à la fois, quelques-uns retardent de plus d'un jour; & ce que la nature formée opere en l'eſpace d'un jour, a peut-être couté des milliers d'années à la nature informe; parce que dans le mélange confus des élémens, il doit y avoir eû contradiction d'action.

Non ſeulement la fermentation des

germes premiers, des premiers principes des divers Etres, a dû couter de très-longs travaux à la mere commune; non seulement elle a dû consumer un grand nombre de siècles à perfectionner, à donner la maturité nécessaire à l'existence, aux divers Etres qui ne l'avoient point acquise dans son sein; mais elle a dû encore employer un laps de temps immense à arranger tout ce qui lui restoit de parties grossieres après avoir jetté les germes producteurs hors de son sein. Ce que nous sçavons de la distance des divers corps qui composent notre seul globe, peut nous donner une idée de l'infinité de siècles qui ont dû s'écouler entre l'époque où l'univers a éclos, & celle où ce même univers s'est trouvé doué d'un mouvement fixe & déterminé.

Un espace immense de temps a dû être employé par les parties les plus grossieres de la nature pour se rendre, des divers parties de l'œuf général où elles étoient répandues, aux extrémités, & y former par le moyen des fluides qu'elles ont entraînés avec elles, cette croute immense & solide qu'on nomme Firmament, dont l'énorme contour est capable de contenir un nombre de glo-

bes, d'une grandeur incommenſurable, peut-être infiniment ſupérieur à tous les nombres que notre imagination peut ſuppoſer.

AUCUN globe n'a pû prendre place que la croute n'ait acquis la conſiſtance néceſſaire pour les contenir. Mais quand elle eut acquis cette opacité qui la rend perdurable, quel nombre de ſiècles n'aura-t-il pas fallu aux divers globes pour appuyer leurs pôles, pour prendre leur aſſiette dans un orbe convenable ?

LES globes une fois placés, il eſt évident que des milliers de ſiècles auront encore été employés à l'arrangement des divers corps lumineux, fluides, ou opaques qui les compoſent. Jugeons-en par l'eſpace de temps qu'il faudroit à Saturne, par exemple, pour deſcendre juſqu'au Soleil. Encore la comparaiſon eſt-elle foible ; car la gravitation & la concentration ſe font bien plus facilement dans un fluide épuré, qu'avant l'épuration faite.

LA Terre qui n'a dû être d'abord qu'un limon denſe, dilatée par la chaleur du feu central du Soleil, a exhalé de ſes pores tout l'humide ſuperflu qu'elle contenoit : l'air épais & groſſier s'eſt dégagé des parties terreſtres qui embar-

rassoient son ressort par le frottement ; & ces parties à raison de leur poids ont été se placer aux masses qui leur convenoient, par les loix de l'attraction & de la gravitation. Le feu ayant par son action déchiré les parties qui le retenoient, s'est rassemblé au centre ; & il y a beaucoup d'apparence que cet élément est le premier qui ait formé un corps, parce que sa pesanteur a dû favoriser son emplacement.

On conçoit aisément qu'il a fallu un espace de temps immense pour faire toutes ces opérations ; cependant il est à présumer que dès l'instant de la fraction de l'œuf universel, il a existé des Etres, tels peut-être que l'homme &c. Il nous reste encore quelques fragmens de la haute antiquité, qui attestent que dans des temps qui leur sont antérieurs, on avoit conservé la mémoire de siècles plus reculés encore, qui avoient été témoins de certains arrangemens faits dans la nature postérieurement à l'arrangement primitif.

Les humains qui existerent des premiers étoient trop voisins de l'accouchement de la nature, pour chercher hors de son sein une cause de leur existence. Ceux qui leur succéderent, & en général tous

ceux qui vécûrent pendant le laps de temps que la nature employa à se placer d'une maniere fixe, ne durent point non plus essayer à former aucun systême sur la nature de la cause de leur Etre. Deux raisons s'y opposoient. La premiere, c'est qu'ils voyoient assez souvent de nouveaux Etres éclore, à mesure que le feu par son action portoit au dernier dégré de maturité les germes qui n'avoient pû l'acquérir dans la masse générale. La seconde, c'est que les divers corps qui composoient leur globe, en s'acheminant vers leur orbe propre, ne durent pas manquer de s'entrechoquer, & par leur froissement, de faire éprouver à notre Planete des calamités sans nombre : or le mal qui résulte d'un effet ne prouve point la sagesse de la cause qui l'a produit. D'ailleur le systême de l'existence d'une premiere cause, est le résultat de l'impuissance où l'on s'est trouvé d'en démêler une infinité d'autres. Ce n'a dû être qu'après avoir inutilement tenté de pénétrer la nature, qu'on a dû y avoir recours. Mais on n'a pas dû essayer de fixer le systême de la nature avant qu'elle soit fixée; car un systême ne peut s'établir que sur des choses cer-

taines, au moins en général. Or, tant que les corps qui forment notre globe ont erré, il a été impossible de réduire en systême la nature & ses propriétés.

L'OPINION de l'existence d'une premiere cause infinie en bonté & en sagesse comme en puissance, n'a pû avoir lieu chez des hommes qui étoient continuellement assaillis par les effets qui en dérivoient. Cette hypothèse doit être l'ouvrage de ceux qui sont venus après que tous les corps, qui composent notre globe, ont eû pris leur équilibre, & qu'à raison de leur poids leur course autour de leur centre & leur mouvement de rotation ont été déterminés.

JE conviens que des hommes qui n'avoient point vû la nature dans le travail de l'enfantement, & qui la trouverent dans un état semblable à-peu-près à celui où nous la voyons, durent être frappés d'une singuliere surprise. La régularité du cours des corps supérieurs à notre globe, l'harmonie qui y régne, ces productions infiniment variées qui se reproduisent continuellement, & plus que tout cela, la propre existence de l'homme, & des autres animaux, desquels l'idée du germe primitif étoit entiérement éteinte, dûrent porter les pre-

miers ſpectateurs de l'univers arrangé à faire une foule de réflexions diverſes. Dans ces circonſtances l'homme, né curieux, dut faire tous les efforts dont il eſt capable, pour approfondir la cauſe de tout ce qu'il voyoit. La nature obſtinée refuſoit de ſon côté de lui révéler un ſecret inexplicable. Que fit l'homme alors? Avec au moins autant de pente à la pareſſe qu'il en a à la curioſité, il ne pouvoit ſe flater de débrouiller les reſſorts d'une machine deſtituée en général de connoiſſance, de ſentiment & d'intelligence, & qui n'acquiert ces qualités qu'à raiſon des diverſes configurations qu'elle reçoit avec autant d'indifférence que d'inſenſibilité. Il travailla donc longtemps, mais en vain. Pour ſe dédommager, autant qu'il étoit en lui, des ſoins inutiles qu'il s'étoit donnés pour approfondir & pénétrer les ſecrets de la nature, il prit le parti inſenſé de la conſidérer comme un cadavre ſans force ni vigueur, comme un Etre qui n'a point d'exiſtence propre, & qui par conſéquent eſt incapable de la procurer à aucun autre ſujet; enfin il prétendit d'après les qualifications qu'il donna à la nature, qu'elle n'étoit qu'un pur néant ſubordonné

à la volonté toute-puissante d'un autre Etre qui l'avoit animée, en lui communiquant le mouvement.

On n'avoit plus sous la main les coques particulieres des divers œufs, où les premiers germes des Etres avoient été formés, pour les montrer; le premier homme qui étoit sorti du limon fangeux, qui par les divers dégrés de feu qui lui avoient été communiqués par l'application successive des rayons du Soleil, avoit enfin rompu sa coque, pour voir la lumiere, n'étoit plus sur la terre: on ne voyoit plus, ou du moins on n'y faisoit pas attention; on ne voyoit plus, dis-je, éclore de nouveaux Etres; & comme si le même œuf devoit sans cesse produire des poulets, on jugea indiscrettement que, puisque la nature ne produisoit plus rien, elle n'avoit jamais rien produit.

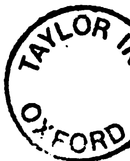
Si les hommes eussent porté leurs réflexions un peu plus loin, ils auroient compris que la réproduction des Etres est le résultat de la digestion des alimens que prend l'animal, & de la coction qui se fait de son germe dans une matrice adaptée; & que par conséquent il étoit impossible que la nature eût des accouchemens successifs, puisque dans

le premier, elle avoit fait la réjection totale & des germes, & des matrices de tous les Etres possibles. Si ces germes & ces matrices n'avoient pas reçu, par l'impulsion du feu, le mouvement qui leur étoit nécessaire pour se porter au lieux où croissent les alimens qui leur sont propres, le monde n'eût jamais existé. Les premiers germes fussent péris étouffés dans le limon, & si par hazard un seul homme eût existé alors, il auroit vû une multitude infinie de divers Etres, soulevant à peine la mobile matiere qui les enveloppoit, de leurs mains débiles, & succomber enfin sous le poids des douleurs causées par l'inanition.

D'ailleurs si la nature eût retenu dans son sein, déchiré par son premier accouchement, quelques germes, & qu'elle eût continué de produire des Etres de la même maniere qu'elle avoit fait primordialement, ou le monde & sa constitution ne seroient point ce qu'ils sont, c'est-à-dire que les animaux & en général tout ce qui a vie, seroient privés du pouvoir de propager; ou il régneroit dans l'univers les plus affreux désordres. Il y a impossibilité démontrée dans la production continuelle de

la nature de la maniere qu'elle a produit en premier lieu: aveugle & insensible comme elle l'est, c'eût toujours été au hazard qu'elle eût répandu les germes. Les animaux existans n'auroient pû faire un pas sans écraser d'autres animaux possibles; & à coup sûr le germe d'un chêne & celui d'un éléphant, tombant à l'endroit où elle auroit posé celui d'un homme ou d'une mouche, les auroit anéantis.

Les inventeurs du systême de l'existence d'une premiere cause, ne firent pas ces réflexions, & piqués contre la nature qu'ils ne pouvoient pénétrer, quoiqu'elle les environnât, ils préférerent de reconnoître pour principe général un Etre dont ils ignoroient jusqu'au nom, plutôt que de se regarder comme enfans de la nature.



L'amour propre eut pour le moins autant de part que l'ignorance à la supposition d'un Dieu. Tous les systêmes que l'on faisoit sur la nature, se détruisoient par l'expérience; en remontant à une cause inconnue, on crut se mettre à l'abri des objections, non pas sur les effets, mais sur la maniere dont ils étoient produits. Dans la nouvelle hypothèse, la toute-puissance de la pre-

miere cause devint le bouclier qu'on opposa à toutes les objections.

UN autre avantage, lié à celui-ci, que les hommes trouverent à se forger un Dieu, ce fut de se donner une origine divine, en se faisant créer par le phantôme de la premiere cause. Malgré le nombre de rêveries dont on surchargea cette hypothèse, il resta toujours une forte impression aux hommes de leur vraie naissance; Dieu, dit Moyse dans le I. Chapitre de la Génèse, prit du limon & forma l'homme, puis de son souffle l'anima. Mais ce mauvais historien de l'événement le plus intéressant ne nous dit point que Dieu ait soufflé sur les animaux: cependant ces brutes sont animés. Seroit-ce que la matiere sans l'aide du souffle de Dieu peut être animée? C'est au moins ce que Moyse nous donne à entendre; car certainement si Dieu eût soufflé sur les brutes, il ne l'auroit pas omis.

SI l'on considere attentivement le caractere dominant parmi les hommes, on verra qu'il étoit comme impossible qu'ils n'en vinssent à l'admission d'une cause premiere. Leur curiosité se trouvant combattue par la paresse, entretenue par l'amour-propre, mais toujours bornée

par l'ignorance, il étoit comme nécessité que, pour se délivrer de leur incertitude, ils se formassent un Etre inaccessible à l'expérience, par la toute-puissance absolue duquel ils pussent rendre raison de tous les effets qu'ils ne pouvoient comprendre.

En adoptant l'idée d'une premiere cause, ils ne prirent pas garde que non seulement ils s'ôtoient la faculté de répondre aux objections contre la nature en s'interdisant la voye de l'expérience; mais qu'encore ils faisoient naître une foule de difficultés insurmontables. Il n'est point d'homme de bonne foi, qui ne convienne, qu'outre les obstacles fréquens qui se rencontrent dans le développement du systême matérialiste, dès qu'on admet un Dieu, il se présente un grand nombre d'impossibilités que tout l'art des Sophistes ne sçauroit détruire. Je me garderai bien de les proposer toutes ici; mais j'en vais rapporter quelques-unes qui suffiront pour faire sentir tout le foible de cette hypothèse.

Je sçai que les partisans de la Divinité ont coutume de barrer sans cesse leurs adversaires par la volonté, par la puissance de leur Dieu; mais ces subtils Logiciens ignorent-ils qu'en dispute

réglée un principe n'eſt admis que lorſqu'il eſt démontré inconteſtablement? Or pour ſe ſervir contre moi de cette volonté & de cette puiſſance, qu'ils m'en prouvent l'exiſtence d'abord. Quand le principe ſera prouvé, ſi les conſéquences qu'on en tire en dérivent réellement, je ſerai contraint de les admettre. C'eſt en répondant aux objections qui peuvent ſe faire contre un ſyſtême, qu'on en établit ſolidement la vérité; les tourmens, les perſécutions qu'on fait éprouver à ceux qui cherchent le vrai, ne forment aucune preuve. Elles démontrent ſeulement contre ceux qui les exercent qu'ils n'ont pas de meilleures raiſons à donner.

En effet quelle lumiere jette-t-on dans l'eſprit d'un homme qui demande s'il y a un Dieu, ſi on ne lui donne pour garant de cette exiſtence, que le ſupplice qu'ont ſouffert quelques Philoſophes qui l'ont niée? Des nations ſçavantes & illuſtres, quoique payennes, n'ont-elles pas fait un pareil traitement à des hommes qui ſoutenoient qu'il ne pouvoit y avoir pluſieurs Divinités? Si Rome Chrétienne, & l'ancienne & célèbre Athènes euſſent exiſté en même temps, & qu'un Sauvage ayant raſſemblé les chefs

des Religions dominantes dans ces deux villes, leur eût fait cette question : que dois-je croire d'un ou de plusieurs Dieux ? Il n'y en a qu'un en trois personnes, auroient dit les Romains Chrétiens. Il y en a un bien plus grand nombre, auroient répondu les Grecs ; Jupiter, Saturne, Vénus, Junon &c. &c. Mais s'il se fût trouvé quelque Déiste au même endroit, il auroit dit au Sauvage : tous ces Prêtres sont des fourbes & des menteurs ; il n'y a qu'un Dieu unique en essence ; & vous sentez parfaitement que l'infinité des perfections que nous appellons Dieu, n'est point susceptible de division. D'après les loix de la Logique, c'est pour le sentiment du Déiste qu'il faudroit se décider, en se réservant toujours néanmoins d'examiner les propositions. Mais ces loix, le Sauvage que nous supposons les ignore ; & s'il entend assez les Langues Grecque & Latine pour apprécier le mérite des deux nations, sans doute prévenu en faveur d'Athènes, il se portera de son parti, sans pouvoir rendre raison de son choix à lui-même. Tel sera le premier pas d'un Sauvage ; mais s'il sçait réfléchir, s'il se livre à l'examen, il se verra bientôt dans un

doute qui fait le bonheur des uns & le malheur des autres. La conduite que nous faiſons tenir à notre naturel, eſt celle à-peu-près que tiennent tous les hommes. Notre nonchalance ne nous permet pas de voir par nous-mêmes; il nous faut les yeux des autres: mais une choſe appriſe d'un de nos ſemblables, eſt une diſtance apperçue au travers d'un téleſcope trompeur & faux, du moins pour l'ordinaire.

QUAND je dis que ce qui nous vient par la voye des autres hommes, eſt ſujet à être faux, je ne prétends point parler en général. Je ſuis bien éloigné de blâmer l'inſtruction que l'on ſe donne par le moyen de la ſociété; mais je ſuis ſur mes gardes contre des perſonnes qui prouvent la juſteſſe de leurs argumens par le fer & le feu.

LES violences employées par les Chrétiens pour étendre leur Religion, ſont peut-être la plus forte des raiſons qui l'ont empêchée d'être reçue dans les quatre parties du monde connu. Dès que les Prêtres ont eû entrée dans quelque lieu, & que par leurs ſophiſmes ils ont gagné une populace ignorante; en conſéquence de cette converſion faite ſans connoiſſance de cauſe, & par la

ſeule terreur d'un chimérique avenir, ils ont prétendu s'aſſervir l'eſprit des hommes au deſſus du commun: cette ſeconde cure étoit plus difficile que la premiere. Ces gens éclairés n'ont pas voulu ſe ſoumettre. Les Prêtres avoient déjà le peuple pour eux: la ſtupidité aime toujours le nouveau. Le Magiſtrat & le Souverain même, dont tout le bonheur eſt fondé ſur l'eſtime du peuple, le protégerent dans ſa croyance: & la foi & la fureur n'étant pas fort éloignées l'une de l'autre, le Sage alors ſe vit dans la triſte néceſſité de renoncer à la vie ou à ſes lumieres naturelles. Les progrès de la Philoſophie ſemblent mettre les hommes à l'abri des violences que les Prêtres de toutes les Religions ont exercées ſur eux depuis l'inſtant où les Religions ont paru dans le monde. Il n'eſt pas encore ſûr de leur conteſter la réalité des chimeres qu'ils débitent; mais, du moins, on en eſt quitte pour leur haine, qu'on voit aſſez rarement aujourd'hui produire de grands effets. L'impuiſſance où ils ſont de ſe venger avec éclat, comme autrefois, devroit même les engager à ſe taire, lorſqu'on attaque leurs ſentimens: à moins qu'ils ne ſe ſentent en état de combattre

à armes égales avec leurs adversaires. Qu'ils disputent, mais sans aigreur & sans fiel : nous leur promettons de ne jamais les condamner au feu, pour le crime de lèze-géométrie qu'ils commettent en soutenant que trois personnes ne font qu'un seul Dieu. Nous n'userons jamais de réprésailles avec eux. Il faut laisser à leur Dieu le droit de punir les enfans de la faute de leur Pere : droit qui feroit regarder comme un tyran odieux tout mortel qui s'aviseroit d'en user. Mais les conditions sont posées; entrons en dispute.

1°. QU'EST-CE que Dieu? Dieu, disent les Catéchismes Chrétiens, est un Etre infini, indépendant, immuable, qui sçait tout, qui voit tout, qui connoît toutes choses & les gouverne toutes.

Contre l'infinité de Dieu.

C'EST un Etre infini que Dieu! quel triomphe pour les Matérialistes! au delà de l'infini il n'y a rien; tout est compris dans l'infini. On peut même affirmer d'après cette proposition, *qu'il y a un Etre infini*, qu'il n'y a point de néant; car l'infini embrassant également & l'existence, & la possibilité de l'existence, on ne conçoit pas au delà de lui un seul point mathématique même, pas un seul espace na-

tionel. Mon Lecteur sent assez que ce n'est que pour égayer la matiere que je traite, que je m'amuse à discuter le néant. Il ne faut pour renverser l'édifice que les Philosophes Déistes ont élevé sur le néant, que leur faire une question. Qu'est-ce que le néant? Ils restent courts à cette proposition, par la raison que je répete si souvent dans cet ouvrage, que nous ne pouvons raisonner que sur les choses que nous connoissons, n'importe de quelle maniere. Je reviens. Le néant ne sçauroit être en Dieu; car dans ce cas Dieu ne seroit pas infiniment existant; il auroit dans son essence de l'Etre & du non-Etre: ce qui est absurde. Nos adversaires en conviendront. Le néant ne sçauroit non plus être hors de Dieu; car en ce cas Dieu ne seroit point infini; puisque le néant, c'est-à-dire, une chose qui n'est rien dans un temps, mais qui a la puissance d'être quelque chose dans un autre, existeroit possiblement hors de Dieu.

Mais allons plus loin. Le néant n'a nulle existence, ou il a une existence possible & telle que Dieu en avoit l'idée. Si le néant n'avoit nulle existence, qu'il ne fût *rien*, au sens métaphysique où nous entendons ce mot, il n'a pu être

le ſujet de l'action d'une volonté de Dieu. On eſt convenu dans tous les partis que la toute-puiſſance de Dieu ne ſçauroit faire qu'un quarré ſoit en même temps quarré & cercle, parce qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps. C'eſt cependant ce qui ſeroit arrivé au néant, ſi on en croit nos adverſaires. A l'inſtant qu'il a reçu l'Etre, diſons mieux, à l'inſtant où Dieu a conçu la poſſibilité de ſon Etre, le néant étoit & n'étoit point: Dieu conçut alors qu'il n'étoit rien & qu'il étoit quelque choſe.

SI le néant exiſtoit d'une exiſtence poſſible ſeulement, & que Dieu en eût l'idée, il le concevoit, ou comme exiſtant poſſiblement hors de lui, ou comme exiſtant poſſiblement en dedans de lui. Dans le premier cas Dieu conçoit qu'il n'eſt pas infini de toute infinité, puiſqu'il apperçoit hors de lui une exiſtence de poſſibilité. Dans le ſecond cas, Dieu n'eſt point infini encore; car c'eſt l'exiſtence infinie-réelle qui conſtitue l'infinité-réelle: or Dieu trouvoit alors en lui un non-Etre réel, qui n'avoit qu'une exiſtence poſſible: & alors Dieu n'étoit qu'un infini poſſible auquel il manquoit l'exiſtence du néant qu'il con-

contenoit pour être un infini réel.

Mais voici bien autre chose. Dès l'instant que Dieu a donné l'être au néant, il a renoncé à son infinité, ou à sa spiritualité. Quel paradoxe, s'écrient mes adversaires! Ce n'en est pas un. Je prouve. N'importe dans quel recoin de l'infinité existât le néant, c'est-à-dire, la possibilité que *rien* avoit à *être*. De ce *rien* Dieu a fait la nature; elle est matérielle, elle existe, & a de l'étendue, mais Dieu est purement spirituel; dès cette création il a donc fallu qu'il *rapetisse* son infinité, pour faire place à la matiere, qui occupe un espace: à moins qu'on n'aime mieux convenir qu'il a gardé la matiere dans l'infinité de son essence spirituelle. Je laisse à choisir celui de ces deux sentimens qui conviendra le mieux à nos adversaires; mais qu'ils optent. Et je dis d'abord: si la matiere existe réellement, Dieu n'est pas infini; car la matiere est étendue, elle occupe un espace: or Dieu & la matiere ne sont point confondus ensemble, ils ont une existence absolument distincte: donc ils ne subsistent pas actuellement dans le même lieu. Mais la matiere est immense en étendue: donc il faut retrancher l'immensité de la ma-

tiere de l'infinité de Dieu : donc Dieu n'est point infini.

Si au contraire nos adversaires convenoient que la matiere & Dieu existent ensemble & conjointement par-tout, ils garantiroient par cet aveu son infinité jusques à un certain point ; mais que deviendroit sa spiritualité? Peut-on dire d'un Etre quelconque qu'il est spirituel, tandis qu'on avoue qu'il contient une immense quantité de matiere ? Peut-on dire qu'un mélange d'esprit & de matiere compose un Etre infiniment parfait, tandis que le parties dont il est formé sont absolument hétérogenes entre elles ? Car quelle homogénéité apperçoit-on entre la matiere & l'esprit ? Aucune. Il faut, pour qu'un Etre soit infini, que toutes les parties qui le composent soient elles-mêmes infinies : pour que ces parties jouissent de l'infinité, il faut qu'elles soient de même nature. Autrement, cette proposition seroit vraie : l'Etre est infini, le non-Etre est infini ; ce qui est absurde. Je viens de dire que nos adversaires maintiendroient *jusqu'à un certain point* l'infinité de Dieu en convenant de son mélange avec la matiere ; mais cette expression fait sentir que je ne suis point d'humeur à pren-

dre le change sur leurs aveux. Qu'est-ce qui pourroit former l'infinité d'un Etre? C'est l'infinité des perfections; or la matiere n'étant pas un seul instant la même dans aucun Etre, ne sçauroit être appellée parfaite d'une perfection de nature & absolue: car la perfection est immutable. Il est contradictoire qu'un Etre parfait change; car que pourroit-il acquérir dans ses changemens? il n'y a rien au delà de la perfection: il n'acquerroit donc que de l'imperfection: ce qu'on ne peut supposer. Par conséquent lorsque les Philosophes partisans de la Divinité avoueroient, pour sauver son infinité, qu'elle comprend la matiere, cet aveu ne feroit que pour son infinie étendue, & non pour son infinie perfection qui seroit dès-lors détruite par l'admission de la matiere en sa substance. Et qu'est-ce qu'un Dieu qui ne seroit point infini en perfections? Ce ne pourroit être un Dieu; car nous pourrions concevoir un Etre d'une nature supérieure à la sienne; sçavoir, un Etre qui comprendroit en son essence l'infinité des perfections.

Nous venons de voir qu'il est impossible qu'il existe un Etre infini, au sens où l'on prend ce mot; c'est-à-dire un

Dieu, ſubſtance diſtincte de la matiere; & que pour le ſuppoſer, il faut ſe réſoudre à ſoutenir, contre les plus fortes démonſtrations, que la matiere n'a point d'exiſtence. L'impoſſibilité des deux exiſtences, matérielle & ſpirituelle, a paru ſi frappante à quelques Philoſophes que déſeſpérant de pouvoir jamais les concilier, ils ſe ſont déterminés à n'en admettre qu'une. Fermant les yeux ſur les propriétés ſans nombre dont la matiere eſt fournie, ſur le mouvement dont elle eſt douée, ſur les productions variées qui ſont le réſultat de ſes mouvemens divers, ſur la ſolidité & la conſiſtance de ſes parties, ils ont ſoutenu qu'elle n'exiſtoit pas. On leur objecta l'exiſtence des corps: ils ſoutinrent qu'elle n'étoit qu'objective, c'eſt-à-dire, apparente. Mais leur dit-on, aidés du mouvement organique, nous nous approchons des corps; le ſens de la vue nous fait appercevoir leurs couleurs, celui du tact nous rend ſenſibles leurs qualités dure ou molle; & nous voyons alors les changemens que notre action apporte en eux. Il eſt donc impoſſible que dans toutes ces opérations le corps agent & le corps patient n'ayent point une exiſtence réelle, puiſqu'ils ſentent réel-

lement leur action réciproque les uns ſur les autres. Toutes ces raiſons, répondirent nos Philoſophes immatérialiſtes, ſeroient bonnes, s'il étoit poſſible qu'il exiſtât de la matiere; mais convaincus qu'il y a un Dieu, c'eſt-à-dire, un Etre d'une ſubſtance ſpirituelle, & que cet Etre eſt infini, nous ne ſçaurions admettre de la matiere; car de la matiere n'étant pas ſpirituelle, & Dieu l'étant, s'il exiſtoit de la matiere, Dieu ne ſubſiſteroit plus infini. Que l'opinion des Philoſophes immatérialiſtes ſoit extravagante, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit nier; cependant en France, en Angleterre, en Allemagne, cette opinion a eu de grands hommes pour partiſans. Qu'en conclure? Qu'il eſt d'une impoſſibilité abſolue qu'il exiſte à la fois un Etre ſpirituel infini, & un Etre matériel d'une immenſe étendue. En effet, nous l'avons déjà dit: au delà de l'infini il n'y a rien, pas même un point: cependant la matiere exiſte, elle eſt immenſe: d'où il réſulteroit, dans l'opinion reçue, que l'immenſité & l'infinité exiſtent à la fois & diſtinctement, même, ce qui eſt à remarquer, d'une diſtinction de nature; or cela ne peut être,

Dieu existe, il est infini; cela est posé, mais cela n'est pas prouvé: la matiere existe, elle est immense: on avance ceci, & on le démontre: Donc Dieu n'est point infini. C'est à de tels argumens, fondés sur les plus simples calculs, que je prie nos adversaires de répondre; & de n'employer que des termes aussi intelligibles, que des mots dont la valeur fixe & déterminée soit conçue du plus lourd paysan: Car si d'un côté les buchers qu'ils préparent à ceux qui osent combattre leurs sentimens n'ont pu étouffer en eux l'amour du vrai, de l'autre ils ne peuvent se flater que les énormes volumes de sophismes qu'ils ont écrits, ayent pu jetter dans l'esprit des hommes le moindre dégré de conviction. Si Dieu existe, la Théologie doit être de toutes les sciences la plus simple; & tous les hommes doivent avoir de cette existence précisément la même idée: Mais nous sommes bien loin d'en être venus à ce point de réunion sur cet important sujet, que les disputes fomentées par l'intérêt des Prêtres ne font que rendre plus obscur, loin d'y jetter de la clarté. Passons à l'article de l'indépendance de Dieu, & voyons si on

peut la soutenir avec plus de fondement que son infinité.

2°. Dieu est un Etre indépendant. Par Etre indépendant, on entend un Etre qui ne tient rien d'autrui, & cela ne suffit pas encore; car il faut pour former un tel Etre, que tout ce qui n'est point lui soit dans sa dépendance: autrement il n'auroit plus l'infinité dans ses attributs, puisqu'il ne seroit pas le seul Etre indépendant. L'infinité de l'indépendance dans un Etre, suppose la dépendance de tout ce qui n'est point lui. Ceci n'a pas besoin de démonstration.

Contre l'indépendance de Dieu.

Nous n'irons pas loin sans nous appercevoir que l'indépendance supposée en Dieu par les Théistes est purement gratuite: Si Dieu est indépendant, pourquoi n'a-t-il pas créé le monde de toute éternité? C'est qu'il ne la pas voulu. Fort bien: mais de deux choses l'une; ou le voulant, il n'a pas pu, ou le pouvant, il ne l'a pas voulu. Si le voulant, il ne l'a pas pu, c'est un Dieu impuissant: en ce cas, son pouvoir dépend, & ce par quoi il l'auroit pû faire est d'une nature supérieure à la sienne. Si au contraire le pouvant, il n'a pas

voulu le faire, je suis en droit d'affirmer qu'il y a contradiction entre la volonté & la puissance de cet Etre. Dans la Divinité, puissance, bonté, volonté, desir, tout est éternel, & tout a éternellement son effet. Or Dieu ayant voulu l'existence du monde de toute éternité, comment a-t-il pu se faire que cette existence n'ait eû lieu qu'à une certaine époque infiniment en deçà de l'éternité? La volonté est la suite du desir: on ne veut pas une chose qui nous répugne, sur-tout lorsqu'on possede la puissance dans le dégré le plus éminent. Il suit de là que Dieu a eu un desir qui n'a pû être rempli & satisfait pendant tout le temps qui s'est écoulé entre le premier point, & l'instant où le monde a paru. Pendant cet intervalle immense, Dieu n'a pas été parfaitement heureux, Car il vouloit, & ne remplissoit pas son vouloir; il n'est donc pas Dieu.

Il ne l'a voulu, dira-t-on, que lorsqu'il l'a fait. Mais d'où vient cette volonté nouvelle en Dieu? Il est infini, il est éternel, & cependant voici quelque chose de nouveau qu'il reçoit; la volonté de créer le monde. Il ne l'avoit pas, cette volonté; Il l'a donc

reçue de quelqu'autre ſubſtance ſupérieure à la ſienne & qui agit ſur elle.

Est-ce pour un bien, eſt-ce pour un mal que Dieu a créé le monde? Si c'eſt pour un bien que le monde exiſte, il a dû exiſter éternellement; ou Dieu n'eſt pas bon. Si c'eſt pour un mal, ſon exiſtence n'a dû jamais arriver; ou Dieu n'eſt pas tout-puiſſant. Mais ſi le monde eût exiſté éternellement, Dieu ne ſeroit pas Dieu; car qui dit éternel, dit ſans commencement: la priorité en matiere d'éternité ne peut avoir lieu: or Dieu éternel, & le monde créé de toute éternité reviendroient au même; & alors il y auroit deux ſubſtances éternelles, l'eſprit & la matiere. Mais la matiere étant ſans commencement, ne pourroit avoir de fin, ſon exiſtence deviendroit néceſſaire, & alors la ſubſtance ſpirituelle, ou, ſi l'on veut, un Dieu conſervateur & rémunérateur, ſeroit une choſe abſolument inutile.

Si nos adverſaires l'aiment mieux, je conviendrai que le monde a été créé à une certaine époque. Mais outre l'inconvénient que nous avons vu réſulter de ce ſentiment, il reſte encore

un furieux obstacle à franchir, c'est que cette hypothèse donne une cruelle entorse à l'infinité de la volonté de Dieu. Par la même raison que ce qui est infini n'a ni commencement ni fin, ce qui a commencé doit finir. Mais lorsque le monde créé cessera d'exister, que deviendra la volonté de Dieu qui vouloit cette existence ? Si Dieu est infini actuellement, il ne le sera plus quand le monde aura cessé d'être ; car il aura une volonté de moins. Qu'on ne dise pas que les volontés se succedent en Dieu ; car c'est en faire un homme. D'ailleurs la création admise par beaucoup de Philosophes ne sçauroit subsister, sans détruire l'infinité des perfections qui seule peut constituer un Dieu. Si Dieu étoit infiniment heureux avant la création du monde, il n'a pas dû créer le monde pour son bonheur : à moins cependant qu'on ne suppose qu'un objet de bonheur s'étant éteint en Dieu il à créé le monde pour le remplacer. Mais lorsque le monde ne sera plus, il faudra nécessairement que la Divinité se livre à quelqu'autre opération pour remplacer le bonheur qu'elle perdra par l'anéantissement de la nature.

Nos adversaires diront peut-être, que

Dieu n'a pas fait le monde pour son bonheur qui est inaltérable. Mais pour le bonheur de qui l'a-t-il donc fait? Ce ne peut être pour celui de l'homme; nous craignons l'anéantissement apparent, parce que nous avons l'usage d'être, mais pour qui n'a point été, le non-être est la plus heureuse de toutes les positions. Dans les divers systêmes religieux, les conditions apportées au bonheur de l'homme, le rendent une chose très-incertaine. Aux soins religieux qui sont tous ou presque tous très-gênans, se joignent les soins civils qui sont sans nombre, ensorte que la durée de l'Être est une chose que l'homme achete aux dépens de son bien-être.

Dieu, disent encore nos adversaires, a créé le monde, & entre les Etres, l'homme pour sa gloire. Voilà donc Dieu dépendant; il lui manquoit cette glorification; & cela est si vrai, qu'il a plus d'un fois dans le Vieux Testament recommandé aux Hébreux de le glorifier, & de le glorifier exclusivement; tant il étoit jaloux de cette glorification. Et sur l'adoration que ce Souverain Être exige des humains que de traits qui prouvent qu'il n'est pas indé-

pendant ! Il a besoin de l'hommage des hommes, il l'exige, & s'ils cessent de le lui rendre toute sa colere éclate sur leur tête. Mais d'où vient que le mortel porte son culte ailleurs qu'à celui qui l'a créé ? D'où vient que ce Dieu au bonheur duquel ce culte contribue, n'a-t-il pas disposé le cœur de l'homme de façon que toute sa piété & sa reconnoissance se tournassent vers lui ? D'où vient ? je le demande à nos adversaires; car je n'en sçai rien. Ce que je sçai bien c'est que si Dieu n'a pas disposé tous ces mortels à l'aimer & à l'adorer, c'est qu'il ne l'a pas pû, ou qu'il ne l'a pas voulu. Mais s'il ne l'a pas voulu, n'y a-t-il pas de l'injustice à exiger d'eux des devoirs dont il sçavoit bien qu'ils seroient détournés, lorsque surtout il ne leur a pas donné la force de résister, & de se maintenir dans la voye où il desiroit qu'ils marchassent ? S'il l'a voulu, sans le pouvoir, que je plains les hommes d'être sous la main d'un Souverain qui n'a que le pouvoir de punir les violateurs de ses loix, sans avoir celui d'éloigner de ses Sujets les auteurs de leur infidélité ! Il étoit de la bonté de Dieu de chasser de sa pensée le vouloir de créer les hommes dès qu'il

y eſt entré ; puiſqu'il dut prévoir alors qu'une puiſſance, égale au moins à la ſienne, leur ſouffleroit l'eſprit de révolte dès qu'ils ſeroient en état de recevoir cette funeſte impreſſion. Il étoit encore bien ſimple que Dieu anéantît le Diable lors de la création du monde, où qu'il l'enchaînât de maniere qu'il ne pût remuer, ou enfin qu'il lui ôtat tous ſes pouvoirs ; car enfin les Philoſophes que nous combattons ne nieront pas que le Diable ne tient ſa force que de Dieu. L'uſage que la Divinité avoit de la puiſſance de ſon ennemi, n'a pu lui laiſſer ignorer que l'homme à peine éclos alloit devenir l'objet ſur lequel il exerceroit ſes méchancetés. Si Sathan avoit bien pu ſéduire des Anges, c'eſt-à-dire, des Eſprits purs, Dieu devoit préſumer que ſes artifices agiroient infiniment plus puiſſamment ſur des hommes, ſur des Etres compoſés d'un ſouffle & d'un peu de matiere groſſiere. Cependant il n'a pris aucune de ces précautions-là. C'eſt donc un Etre impuiſſant ou bien un Etre cruel.

Mais, dira quelqu'un, en créant l'homme, Dieu lui fit préſent du libre-arbitre ; préſent ſuffiſant & qui le mettoit en état de ſe porter à l'autel où

la reconnoissance l'appelloit, ou de se ranger du parti de son ennemi, à son choix, & sans aucune contrainte Mais les Anges dans le Ciel, n'étoient-ils point doués de cette même liberté de choix? Oui, répond-on. Ils ont cependant succombé. Dieu qui fit les hommes d'une nature très-inférieure à la leur, qui avec la passion qui causa la chute des Anges, leur donna encore une foule d'autres passions, du nombre desquelles il en est quelques-unes que les hommes ne sçauroient refuser de satisfaire, sans se réduire aux souffrances, ne devoit-il pas bien présumer que les Mortels feroient encore moins forts que les Anges? En supposant l'homme libre, quelle idée se peut-on former d'un Dieu qui en concurrence avec le Diable dans les motifs qu'ils proposent tous deux aux mortels pour déterminer leur choix, n'a pas la puissance de le faire pancher de son côté? On est toujours réduit à dire qu'il ne le veut pas, ou qu'il ne le peut pas; moi je crois qu'il ne le peut faire. Pour le prouver, disons un mot. Dieu n'a point de plus grand ennemi que le Diable dans la nature entiere, & d'après la haine qui

régne entre eux, on ne sçauroit supposer qu'il applaudisse à l'augmentation de son empire. Cependant dans quelque systême de Religion que ce soit, le plus grand nombre des hommes n'iront point habiter le Ciel après leur mort: ils seront la proye des flammes dans l'empire du Démon: D'où il résulte que Dieu, s'il peut donner à tous les hommes un penchant irrésistible au bien & qu'il ne le leur donne pas, aime encore mieux son ancien ennemi, que les hommes: ce qu'il est odieux de présupposer. Il faut donc convenir que, si Dieu ne donne pas à tous les hommes la force nécessaire pour résister au Diable, c'est qu'il est dans l'impossibilité de le faire: que par conséquent il est au dessus de lui une certaine loi, une nécessité, un Destin, une fatalité, à laquelle il est soumis, & qui, contre les sentimens que lui inspire sa bonté, le force à céder une partie des créatures qu'il a faites pour sa gloire, au Diable qui en éleve un trophée à sa honte: & qu'enfin il n'est pas indépendant comme le définissent les Théistes.

C'est principalement par le systême des Chrétiens, que l'indépendance de Dieu est le plus fortement combattue.

Le Souverain Etre résolut dès l'instant de la chute du premier homme, de le relever. Il avoit en main tout ce qui étoit nécessaire pour cette réhabilitation, mais il n'en fait usage qu'au bout de quatre mille ans. Pendant ce laps immense de temps tous les hommes, tachés par le péché originel, que le premier Pere leur avoit transmis comme une maladie, ne viennent au monde que pour être les serviteurs du Diable. Qu'ils vivent bien ou mal, l'enfer est leur partage. De cette multitude un petit nombre échappe parce qu'ils se sont fait rogner le prépuce & qu'ils ont sçu deviner que Dieu enverroit un jour son fils: du moins est-ce ainsi que S. Paul prétend qu'Abraham a opéré sa justification. Eh pourquoi attendez-vous si longtemps, ô Dieu, à envoyer aux hommes celui qui seul possede le secret de captiver avec l'eau & l'esprit? Pourquoi? C'est que les temps ne sont point encore venus. Quoi! la volonté de Dieu, qui certainement est infinie & toute-puissante, a des temps marqués pour avoir son effet? J'aime mieux dire qu'il n'a pu envoyer plus tôt ce remede; car s'il est vrai qu'un Etre qui n'est pas revêtu de la

toute-

toute-puissance n'est pas Dieu, il ne l'est pas moins de soutenir que celui qui n'est pas infiniment bon ne sçauroit l'être. Mais examinons la nature de ce remede que Dieu envoye aux hommes pour les guérir de la lèpre du péché originel. Quel est l'homme qui ne regarderoit pas la Divinité comme un Etre impitoyable, s'il étoit prévenu du sentiment de son indépendance? Au premier terme de l'éternité, une parole sortie de la bouche de Dieu, & qu'il adressoit je ne sçai à qui, fut un Verbe, qui par la toute-puissance du Pere devint une Personne réelle, une substance qui, quoique sortie de sa bouche, ne laissa pas d'être réputée aussi ancienne que lui qui l'avoit formée. Je ne m'étendrai pas ici sur tout ce qu'il y a de répugnant dans cette histoire, mais je remarquerai seulement qu'à peine le Verbe fut hors de la bouche de l'Eternel, que l'amour qui régne entre eux fut si vif, que de leurs embrassemens mutuels sortit une autre Personne, divine comme les deux premieres & éternelle comme ses Auteurs.

Si l'amour du Pere & du Fils a produit un si étrange effet, je laisse à penser quelle étoit sa violence; cepen-

dant quel parti va prendre le Pere! Parmi les hommes, ce que nous appellons amour, amitié, consiste en partie à ne point permettre que l'objet de notre complaisance reçoive aucun déplaisir; nous éloignons de lui, autant qu'il est en nous, tout ce qui pourroit lui causer la moindre douleur. Mais si notre foible nature comporte de tels sentimens, quels doivent donc être ceux de deux Personnes divines qui s'entre-aiment? L'amour entre des Divinités est tel, que toutes les fois qu'on dira à un homme sensé qu'un Dieu Pere a pu se résoudre à livrer au supplice & à l'ignominie un Dieu son Fils, il soutiendra opiniâtrément qu'on lui conte une fable, ou que ce Dieu qui permet que son Fils souffre ces horreurs, est un Dieu de la basse classe, qui n'a pu empêcher la mort de son Fils ordonnée par des Divinités d'un rang supérieur au sien.

Il falloit que le Christ mourût dans les tourmens, disent les Chrétiens. Mais ne voudra-t-on jamais prendre la peine de remarquer, que le terme *il falloit* est insultant à la Divinité; que dans la présupposition de la toute-puissance, les moyens ne sont jamais nécessités pour

elle, ni quant au choix ni quant à l'exécution? Dieu pouvoit 1°. ne point permettre qu'Adam péchât. 2°. Après qu'Adam eut péché, il falloit lui remettre son crime, ou l'en punir; mais qu'étoit-il besoin de rendre coupables ses descendans qui n'étoient pour rien dans sa désobéissance? 3°. Puisque le temps étoit venu lors de l'incarnation du Verbe de nétoyer la playe faite aux hommes par le péché originel, Dieu n'avoit qu'à prononcer une parole, & le péché disparoissoit. Mais la condition du Baptême, pour les hommes à venir? Il n'y avoit qu'à ne pas l'imposer. La Béatitude de tant de gens qui meurent sans Baptême & souvent sans péché, comme les enfans, ne seroit pas une chose si douteuse. 4°. S'il falloit absolument un Baptême, Dieu pouvoit l'ordonner, & les moyens de le faire ne lui manquoient pas; & ainsi des autres sacremens que Jésus-Christ a institués, Dieu n'a employé aucun de ces moyens; il a envoyé son fils, & a souffert qu'il fût crucifié; c'est qu'il n'a pû faire autrement. Il falloit, diront les Chrétiens, qu'un Dieu souffrît la mort pour le salut des hommes: Et d'où vient cette nécessité? C'est parce qu'ils a-

voient offensé Dieu. Et qui les avoit portés à offenser Dieu le Pere? Etoit-ce Dieu le fils? Non. Qui donc? Le Diable. Il falloit, & c'est là que ce mot peut trouver sa place, il falloit faire pendre le Diable. Quels combats le Pere n'a-t-il pas dû éprouver lorsqu'il a pris la barbare résolution de livrer son fils à la mort? Ah! sans doute, il a épuisé tous les moyens, avant que de s'en tenir à celui-là; & s'il eût été libre de choisir, jamais il nc s'en seroit servi. Le sort du fils de Dieu est d'autant plus à plaindre que lui-même avoit été offensé. Or que penser d'un Dieu qui pour venger l'offense qu'on lui a faite, se livre volontairement à la mort? Allons plus loin: quelle idée peut-on se former de trois Personnes divines égales en puissance, en éternité, en infinité de perfections, dont la premiere, & la seconde & la troisieme se trouvant également outragées par l'acte de désobéissance que commit jadis un foible mortel, ne trouvent cependant pas les mêmes moyens de faire réparer la honte qu'elles ont reçue? Tel est cependant le cas où nous voyons la Trinité tomber. Elle a été offensée en total; la seconde Personne seule trouve un expé-

dient propre à expier l'offense. Sans doute le Pere & le St. Esprit sçavoient comme le Fils que l'unique moyen de les satisfaire, étoit qu'un Dieu mourût; mais ils trouvoient apparemment ce moyen trop violent, pour vouloir souffrir qu'il eût son exécution dans leurs personnes. Le Pere oubliant son amour, le St. Esprit foulant aux pieds la tendresse filiale, permettent l'un que son Fils, l'autre que l'un de ses Peres soit livré aux bourreaux. D'après cet exposé succint, qu'on essaye de me prouver que Dieu est indépendant. Mais qu'on y prenne garde; l'argument qu'on employera pour prouver que Dieu le Pere a choisi volontairement le moyen de réparer son offense par la mort d'un Fils, l'objet de ses plus cheres délices, lui enlevera en même temps le plus beau de ses attributs, sa bonté infinie, & en démontrant qu'il est libre établira d'une maniere victorieuse qu'il est un tyran le plus cruel qu'on puisse imaginer. On a vu des Souverains immoler leurs enfans; mais ç'a toujours été dans l'un de ces deux cas: ou ils avoient à craindre d'un fils trop ambitieux, ou le salut de leurs Etats en dépendoit, & il ne leur restoit aucun

autre moyen de l'assurer. Je penserois volontiers que Dieu étoit dans cette derniere position ; & j'aime mieux plaindre un Pere contraint par une dure nécessité à perdre son fils, qu'admirer un scélérat politique qui sacrifie tout à sa sureté.

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet. Dieu n'est pas immuable.

APRÈS avoir dit d'un Etre qu'il est infini, dire qu'il est immuable, ne peut s'entendre qu'il ne remue pas de sa place ; car étant infini, il occupe tout l'espace possible, au delà duquel il n'est aucun espace. On peut affirmer même que Dieu étant infini, est privé absolument de mouvement. Le mouvement, dit Descartes, n'est autre chose que l'application successive des corps les uns aux autres. Mais emplissez parfaitement un vase de quelques corps qu'il vous plaira, & vous verrez l'impossibilité où vous serez de les mettre en mouvement, parce que l'application successive qui le forme exige pour se faire des interval-

les qui manqueront dans votre vaisseau exactement plein. Or supposé la machine de l'univers, la nature entiere un vaisseau infini, si Dieu infini y est contenu, il ne peut s'y mouvoir. Si malgré son infinité Dieu a du mouvement dans le monde, c'est que le monde est plus infini que lui. Quelque expression qu'on employe pour désigner des Etres, le contenant est plus grand que le contenu. Mais, dira quelqu'un, la matiere ne contient point Dieu: C'est donc Dieu qui contient la matiere: je le veux; mais alors Dieu n'est plus infini, il manque à son infinité l'espace qu'occupe la matiere. Point du tout, ajoute-t-on, il est par-tout. Donc, conclurai-je, vous ne pouvez plus dire qu'il est infiniment spirituel, car dans son infinité il y a des parties matérielles.

PAR la qualité d'immuable que les Philosophes Théistes ont donnée à Dieu, nous ne pouvons entendre autre chose, sinon que sa pensée & sa volonté sont permanentes. Et c'est en ce sens que l'Ecriture l'entend, lorsqu'elle dit que ses décrets sont irrévocables, &c. Examinons s'il n'en est pas de cet attribut comme de ceux d'infini & d'indépen-

dant qu'on lui a gratuitement déférés.

1°. Dieu fait l'homme & voit que cela eſt bon ; plus loin il ſe repent : il vit donc alors que cela étoit mauvais. Il n'eſt donc pas immuable, puiſqu'il juge diverſement du même ſujet.

2°. Dieu ordonne à Ezéchiel de manger de la matiere fécale ; le Prophête ſent une répugnance invincible à ce mets, & repréſente à la Divinité que ſon corps ne s'eſt jamais ſouillé d'un pareil aliment ; alors Dieu ſe relâche de ſon premier ordre, & ſe contente qu'Ezéchiel étende ſur ſon pain de la fiente de bœuf. (*a*) Dira-t-on encore que

(*a*) Le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver ici ce paſſage d'Ezéchiel traduit littéralement de l'hébreu.... „ Et mangeras ce pain „ comme le pain d'orge fait ſous la cendre, & „ le couvriras de la fiente qui ſort du corps „ de l'homme devant leurs yeux. Le Seigneur dit ces choſes : ainſi mangeront les „ enfans d'Iſraël leur pain ſouillé entre les „ nations auxquelles je les jetterai. Et je „ dis ah, ah, Seigneur Dieu : Voici mon „ ame n'a pas été ſouillée, & n'a pas mangé „ de charogne, ni ce qui a été dévoré des „ bêtes, depuis mon enfance juſques à maintenant : & nulle chair ſouillée n'eſt entrée en ma bouche. Et il me dit : Voici je „ t'ai donné la fiente de bœuf pour la fiente „ des hommes ; & feras ton pain en icelle.... „

Dieu eſt immuable dans ſes décrets ? Dieu n'agit-il pas ici comme un homme qui d'abord a recours aux moyens violens, & qui dans l'impoſſibilité de les exécuter, a recours à d'autres plus doux.

3°. Dieu a vû de toute éternité le monde comme devant exiſter; cependant il ne l'a pas créé de toute éternité: D'où vient ? C'eſt qu'il ne l'a pas voulu. Mais à une certaine époque il a créé le monde. Pourquoi ? Parce qu'alors il l'a voulu. Il a donc été un temps

„ *Ezéch. ch.* 4. *v.* 12-15." Ce paſſage prouve non ſeulement que Dieu n'eſt pas immuable, mais encore deux choſes qui ſont bien dignes de l'attention d'un curieux. La premiere eſt qu'Ezéchiel ne met aucune diſtinction entre l'homme & la bête & qu'il le comprend ſous la dénomination générique de bête lorſqu'il dit que ſon ame n'a point mangé de charogne ni de ce qui a été dévoré par les bêtes; ce qui vient à l'appui du ſentiment de ceux qui ſoutiennent que les Juifs ignoroient le dogme de l'immortalité de l'ame. La ſeconde eſt que Dieu s'eſt lourdement trompé, lorſqu'après avoir ordonné à Ezéchiel de manger de la matiere fécale, il ajoute „ainſi mangeront les „ enfans d'Iſraël leur pain ſouillé." Aucune hiſtoire des Juifs ne nous apprend que ce peuple ait mangé de la matiere fécale pendant ſes diverſes captivités.

où Dieu n'a pas voulu ce qu'il a voulu dans un autre: il n'eſt donc pas immuable; puiſqu'antécédemment il ne veut pas ce qu'il veut poſtérieurement.

On trouveroit un grand nombre de traits ſemblables & qui prouvent tous d'une maniere abſolue, & contre les Juifs, & contre les Chrétiens, que Dieu n'eſt point immuable. L'argument qui ſe tire de la création du monde contre cette immutabilité fait contre tous les Théiſtes en général. On en peut tirer un pareil de la fin du monde qui doit infailliblement arriver, s'il a eû un commencement. Dieu alors ceſſera de vouloir que le monde exiſte: d'où il réſulte encore qu'il n'eſt point immuable.

Dans le Syſtême Chrétien les trois Perſonnes de la Trinité ne font qu'un ſeul & unique Dieu. Un ſeul & unique Dieu doit avoir une ſeule & unique penſée, une ſeule & unique volonté. Il eſt conſtant que par le péché d'Adam le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit, avoient été également offenſés. Qu'arrive-t-il cependant? Tous trois ſentent pareillement l'offenſe qui leur eſt faite, tous trois ſçavent le moyen de la réparer: comme égaux, il eſt indifférent lequel s'incarne & meure, mais

deux penſent & veulent ne point mourir ; le Fils ſeul veut être la victime. Le Fils penſe donc différemment du Pere : il eſt cependant le même que le Pere : car ſi le Pere (on en dit autant de l'Eſprit Saint) eût voulu mourir, il ſeroit mort. Il réſulte de ce que je viens de dire que Dieu n'a pas voulu pendant un temps mourir, & qu'enſuite il l'a voulu : à moins que les Chrétiens n'aiment mieux convenir qu'il y a eû diverſité de volontés entre le Pere & le Fils ; mais la diverſité des volontés prouve & établit la diverſité des Perſonnes ; enſorte que ſi Dieu, comme premiere Perſonne, eût perſiſté à ne point vouloir perdre la vie pour racheter les hommes, & que, comme ſeconde Perſonne, il en eût pris la réſolution, on en pourroit conclure que réellement le Pere & le Fils ſont deux Etres réellement diſtincts ; ce qui renverſe totalement le Syſtême Chrétien.

Finissons ce Chapitre par un trait qui prouve ſeul que les Chrétiens ne ſçavent ce qu'ils diſent lorſqu'ils donnent à leur Dieu l'immutabilité pour attribut. Dieu créa des Anges, en tel nombre & à telle époque qu'on voudra choiſir. Il les créa pour l'ornement

de ſa Cour, & pour être les miniſtres de ſes volontés ſuprêmes. Il ne les eut pas plus tôt créés qu'il les aima, & que ceux-ci, pénétrés de reconnoiſſance, lui déférerent un amour qui eſt tel qu'aucun mortel ne ſçauroit être animé d'un pareil. A un certain temps de là Sathan, (je le nomme de ce nom, car j'ignore quel eſt celui qu'il avoit dans le Ciel) donnant apparemment plus de marques de ſon amour & de ſon zêle qu'aucun autre, parvient aux premieres dignités dans le Ciel. Il eſt un Ange de lumiere que nul n'efface. Les bienfaits de Dieu ne ſont peut-être pas une marque de réprobation : du moins on ne le ſçauroit croire, ſans le ſuppoſer un politique ; ce qui eſt abſurde. Quoi qu'il en ſoit, Sathan, comblé des graces de ſon Créateur, mais Créature ingrate, veut s'emparer du trône ſuprême : il ſe croit trop de qualités brillantes pour occuper le ſecond rang : c'eſt au premier qu'il aſpire. Alors que fait la Divinité ? Sans doute elle va l'anéantir ? Non. Dieu charge Michel Archange, attaché à ſon parti, de chaſſer l'Eſprit rebelle, & lui donne pour cela des troupes. Michel agit, & précipite Sathan & ſes complices du Ciel

dans le Cahos. Ici l'on voit clairement deux effets divers de deux façons de penser différentes dans la Divinité. Dieu aime Sathan & tant que cette amitié subsiste, il l'accable de bienfaits. Dieu hait ce même Ange, à cause de sa rebellion, & sa haine se signale par la chasse qu'il lui fait donner par Michel, par la malédiction qu'il prononce sur lui, & enfin par l'exil perpétuel auquel il le condamne. Il le hait, & non seulement il le prive de toutes ses prérogatives; il lui ôte encore tous les caracteres qui distinguent l'Esprit céleste, il le rend laid, hideux, cornu; ses mains se changent en griffes, & son éternité de délices est convertie en une éternité d'horreurs. Quel contraste! Dira-t-on après cette diversité de conduite que Dieu n'a point changé de sentiment à l'égard de Sathan?

On peut dire en général qu'il est impossible qu'un Etre immuable soit le régisseur de la nature. La nature est absolument aveugle & ses effets bons ou mauvais sont l'effet d'un concours qu'elle même ne prévoit pas. Il seroit moins contradictoire d'admettre simplement un Dieu éternellement tout-puis-

sant, & doué d'une faculté qui soit telle qu'il puisse remédier à chaque accident à mesure qu'il arrive. Aujourd'hui nous sommes convaincus que des effets de la nature peuvent causer les plus affreuses révolutions dans notre orbe. Or si Dieu est immuable, il ne sçauroit arrêter ces fléaux lorsqu'ils sont arrivés: car il auroit voulu qu'ils arrivassent, & par un autre vouloir il en borneroit le cours.

On dira peut-être, que les divers vouloirs existent ensemble dans l'esprit de Dieu: par exemple, que Dieu a bien voulu que Paul, sous le nom de Saul, désolât ses dévots, tandis qu'en même temps il vouloit que cet homme devînt un célèbre Apôtre de Jésus-Christ. Et cela est dans l'ordre de la préscience aux yeux de laquelle tout est présent. Mais si Dieu a dans son esprit des idées si diverses d'un même sujet; je demande pourquoi étant tout-puissant, il laisse l'idée du mal se réaliser la premiere. On ne sçauroit ici disculper la contradiction. Tandis que Dieu pense que Paul (je me borne à cet exemple) le persécutera & qu'ensuite il le glorifiera, l'aime-t-il, ou le hait-il? S'il le hait, à raison de l'ordre

des idées, il sera non immuable, lorsque Paul cessant de le persécuter, souffrira au contraire toutes les douleurs possibles pour son nom. S'il l'aime tandis qu'il le persécute, dans la vue qu'il a qu'un jour Paul reviendra à lui, le crime & la vertu sont donc également précieux aux yeux de Dieu. Et si Paul mouroit haïssant Dieu qui l'aime, il ne seroit pas réprouvé; car Dieu immuable ne pourroit le haïr sans changer de sentiment à son égard, & sans devenir muable. Or Dieu ne peut réprouver un Etre qu'il aime.



Ceux qui ont lû tous les ouvrages des Théïstes & des Chrétiens sur l'existence du Souverain Etre, s'appercevront facilement que les solutions qu'on y donne, ne répondent point à nos objections. La plupart de ces Philosophes s'épuisent en propositions, ils avancent sur le compte de la Divinité tout ce qu'ils s'imaginent lui convenir: mais qu'on me montre une seule démonstration dans tous leurs écrits relatifs à l'objet que je traite, & je me rends. Il ne suffit pas de dire: il y a un Dieu, son essence est telle, ses attributs sont en tel nombre & de telle qualité. Ce sont des preuves que je

demande. Mais, dira-t-on, l'Athéïsme ne se prouve pas mieux que le Théïsme. La non-existence d'une chose n'a pas besoin de preuves : c'est l'existence qui doit être démontrée. Il n'est pas utile que l'on me démontre que je suis homme, mais il faudroit de forts argumens pour me convaincre que je ne le suis pas : mais ceci est un cas différent : mon existence m'est sensible, la négation de ce fait ne l'est pas.

La science, la connoissance universelle de Dieu, & son gouvernement absolu feront la matiere du Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

On ne sçauroit concilier la science de Dieu, sa connoissance, & son gouvernement absolu, avec le mal qui est dans le monde.

Il y a du mal dans le monde, & cependant il existe un Dieu : cela est-il croyable ? Non : il faut consentir à l'annihilation de l'une de ces deux choses, pour conserver l'existence de l'autre. Voyons, pour nous déterminer, si le

mal

mal n'auroit qu'une existence fictive & absolument dependante de notre imagination, en ce cas, il pourroit bien exister un Dieu; mais la réalité du mal une fois prouvée, je crois que nos adversaires seront réduits à abandonner leur phantôme de Divinité, ou du moins à convenir qu'il n'est pas tout-puissant.

Il y a du mal dans le monde, & nous en avons la connoissance. Quelques-uns ont prétendu que ce que nous appellons mal n'a point d'existence; que ce n'est autre chose que l'absence, la privation ou la négation du bien: mais ce raisonnement est vain; car on peut en dire autant du bien, & même avec plus de fondement. En général il y a plus de mal dans le monde que de bien. On est donc pour le moins aussi fondé à soutenir que le bien n'a point d'existence réelle, qu'il est fictif, & purement accidentel. Quoi qu'il en soit, que le mal soit la négation du bien, ou le bien celle du mal, il n'est pas moins vrai de dire que le mal est, qu'il existe, ou, si l'on veut, qu'il y en a dans le monde.

L'on distingue encore le mal en physique & en moral. L'un & l'autre affectent également notre espece. Dans l'or-

dre civil & politique, le mal moral, quoiqu'il ne touche pas nos individus, n'en est pas moins un mal réel; dans l'ordre religieux, il ne touche pas tout le monde, il est vrai; mais ceux qu'il atteint, en sont d'autant plus grièvement blessés, que leur persuasion est étendue. Dans l'ordre civil & politique, nos soins qui sont sans nombre, sont autant de maux qui nous affectent à raison de notre façon de penser. Si l'homme vit sous un gouvernement dur, hautain, cruel, il est continuellement agité de la crainte de déplaire à celui qu'il s'est donné, ou plutôt qu'il a été contraint de se donner pour maître. A ce premier soin se joint pour celui-ci les démarches toujours répugnantes, & souvent douloureuses, qu'il est obligé de faire pour s'assurer de l'appui des supérieurs, pour gagner leur amitié, ou prévenir leur haine, pour la désarmer, s'il est assez malheureux pour l'avoir excitée. A ce premier soin se joint pour celui-là, l'embarras d'une conduite pénible & qui soit telle que, sans lui faire perdre les bonnes graces du Prince, elle lui concilie l'amour ou du moins la bienveillance des peuples: deux choses plus difficiles à acquérir,

& plus encore à conserver, qu'on ne sçauroit l'imaginer.

PEUT-ON dire d'un particulier qu'il est heureux, lorsqu'à ses soins domestiques se joignent ceux de satisfaire aux besoins, & plus souvent encore aux caprices d'un Seigneur, qui lui ravit une partie de ses récoltes, tandis que le pouvoir suprême lui enleve l'autre? Dira-t-on qu'un riche possesseur est heureux, lorsqu'occupé sans cesse des moyens d'augmenter ses possessions, il n'y peut parvenir que par d'odieuses voyes, & qu'encore les fruits de ses ruses & de ses violences n'aboutissent qu'à le rendre plus infortuné, parce que des raisons politiques le condamnent à consumer au service du Prince & le revenu de ses propres, & les sommes qu'il extorque de ses vassaux? Ce n'est pas de tels hommes qu'on peut dire qu'ils sont heureux. Or la privation du bonheur est un mal. J'avoue que dans son principe un tel mal est moral; mais qui ignore que les peines qui affligent notre esprit, si elles continuent, affectent nos corps? Notre ame, que quelques-uns ont dit être spirituelle, fait partager à notre corps

tous les maux qu'elle ressent : ce qui prouvant la parité des subſtances, nous montre aſſez qu'elle eſt de même nature que notre individu.

CHAQUE Etat, & dans un Etat chaque Société, a ſa meſure de mal moral, qui ſe convertit en mal phyſique à l'égard du plus grand nombre des perſonnes qui le compoſent. Eſt-il, par exemple, un mal plus affligeant pour l'homme, dans l'ordre moral, que celui de la perte abſolue, ou au moins de l'eſclavage de ſa liberté ? L'homme né libre, indépendant, ſe trouve, dès qu'il commence à ſentir le prix de ſon exiſtence, dans une entrave qui captive tous ſes ſens. Il demande raiſon de cet attentat à ſa liberté : on ne ſçauroit lui en rendre raiſon. La meilleure ſolution qu'on puiſſe donner à ſa demande, c'eſt qu'il eſt d'uſage que cela ſoit ainſi. Cependant ſa force augmente, ſes paſſions écloſent, elles ſe fortifient faute d'alimens, enfin elles le maîtriſent : il eſt contraint de les ſatisfaire ; mais comme tous les moyens ſont prohibés, que la loi les a abâtardis, le Magiſtrat lui fait un crime d'avoir cédé à la force, & l'en punit.

C'eſt ainſi que le mal moral ſe convertit preſque toujours en mal phyſique dans ceux qu'il affecte.

Mais que ſera-ce ſi nous conſidérons un homme prévenu des pieuſes erreurs de n'importe quelle Religion? C'eſt un cheval monté par un Ecuyer extravagant, qui ne veut faire tourner à gauche que pour retirer violemment ſur la droite. Tant que les paſſions de l'homme & ſes préjugés ſont en raiſon égale, il eſt dans un état qui n'a point de nom, ſi ce n'eſt celui d'indifférence. Il ne ſouffre peut-être pas, mais il ne jouit point. Il n'eſt ni mort ni vivant, au ſens où nous entendons ces termes; mais il végete. Cette poſition ne ſçauroit durer qu'un temps: bientôt les préjugés ou les paſſions l'emporteront. C'eſt alors qu'entraîné tour à tour par la pétulance de ſon ſang, & par la ferveur de ſa dévotion, ſon ame & ſon corps ſeront alternativement déchirés par des douleurs inexprimables.

Le plus vigoureux tempérament a ſes bornes dans la carriere des plaiſirs, & l'eſſor des paſſions eſt intermittent. Il n'en eſt pas de même du préjugé, dont l'action eſt permanente ſur ceux qui en ſont affectés. Enſorte que de quelque

côté que ſe tourne un homme prévenu d'opinions religieuſes, la douleur eſt conſtamment attachée à ſes démarches: car s'il ſe livre au penchant de ſon cœur, le préjugé, pour avoir été le plus foible, n'eſt pas vaincu; il lui reſte toujours aſſez de force pour empoiſonner tous les plaiſirs dont on ſe propoſe de jouir, ou dont on jouit; & ſi au contraire, les ſens énervés d'un tel homme cedent aux efforts du préjugé, le ſacrifice qu'il lui fait de l'uſage des plaiſirs, ou ſeulement de l'idée ſeule de ces plaiſirs que la foibleſſe de ſa conſtitution l'empêche de réduire en actes, eſt toujours accompagné d'un ſentiment très-douloureux. Il arrivera peut-être qu'un tel homme, préoccupé de ſes idées religieuſes, en ſoit ſi vivement affecté, que la douleur qu'il eſſuye en ſe privant des plaiſirs réels ſoit effacée par le plaiſir phantaſtique qu'il éprouve en ſacrifiant à ſes préjugés; mais ſa nature, que les idées auxquelles il ſe livre, ne font qu'amuſer ſans la ſatisfaire, n'en ſouffre pas moins, quoiqu'imperceptiblement à ſes yeux, & n'en reçoit pas moins une altération journaliere, qui la conduit enfin à ſa deſtruction totale.

EN vain pour ſe diſculper, les Philo-

sophes religieux allégueroient la puissance où est chaque homme d'adopter & rejetter les opinions auxquelles ils ont donné cours dans le monde. C'étoit à l'homme de choisir, diront-ils. Il avoit d'un côté la voix de la nature qui le guidoit ; nous lui avons parlé de la Divinité, & lui avons laissé le choix de se déterminer à suivre l'impression de l'une ou de l'autre. Après avoir pesé mûrement ces deux partis, il a reconnu que la nature n'avoit pas le pouvoir de remplir ses desirs, & que l'Etre suprême seul pouvoit les satisfaire.

MAIS sans remonter à ces temps barbares où les Mahométans & les Chrétiens ont forcé l'esprit en livrant le corps à la torture, quel est le Turc, quel est le Chrétien qui s'est décidé après avoir pesé mûrement les différens partis? On peut dire en général de tout homme qui est né dans une Religion & qui la suit au mépris de la loi de la nature, qu'il a été contraint. Et quels sont les coupables de l'erreur où donne l'homme en ce cas, si ce ne sont les Docteurs qui l'ont enseigné, ou qui ayant prévenu l'esprit de ses Peres, les ont tellement corrompus, qu'ils ont transmis le venin qui les infectoit à leurs descendans? . . .

Ceux qui ont quelque connoiſſance de l'hiſtoire ne ſeront pas ſurpris de me voir placer les préjugés parmi les maux qui régnent dans le monde. On pourroit même leur donner le premier rang; & ſi dans le premier coup d'œil il ſemble que l'introduction des dogmes religieux dans le monde ne ſoit qu'un mal moral, dès qu'on portera ſur cet objet une attention plus fixe, on s'appercevra aiſément, qu'elle eſt la ſource d'un mal phyſique pour les diverſes ſociétés, & un mal réel pour ceux qui ſont retenus dans les fers qu'impoſe une Religion quelconque à tous ceux qui l'adoptent avec ſincérité. Le théâtre du monde peut fournir une multitude de preuves de l'exiſtence du mal phyſique qui y régne. Que penſer d'un avorton, d'un enfant mort-né? Je le demande aux Chrétiens. Ils ne ſont pas d'accord ſur l'état de ces créatures. Les uns veulent qu'ils retournent dans le néant dont ils étoient ſortis; c'eſt-à-dire, qu'ils rendent à la maſſe générale des Etres toutes les modifications qu'ils en avoient empruntées; les autres prétendent qu'ils vont dans un lieu où ils ne ſouffrent pas, il eſt vrai, mais dans lequel ils ſeront éternellement privés de la viſion

de l'Etre ſuprême : c'eſt-à-dire qu'ils ſeront dans une inaction parfaite, ſans douleur & ſans plaiſirs, ſans triſteſſe & ſans joye ; & le néant, c'eſt-à-dire, la décompoſition des parties qui forment les individus, eſt préférable à cet état.

Mais ces deux ſentimens contraſtent parfaitement avec l'opinion des Chrétiens, qui d'un côté ſoutiennent que tous les hommes ſont ſoumis au péché originel, & de l'autre que le ſeul remede à ce péché eſt le Baptême. D'ailleurs en admettant que des avortons & des enfans morts-nés rentrent dans la maſſe générale des Etres, de quel crime ſeroient coupables des Peres & Meres, auteurs de l'avortement ou de la mort d'un enfant avant le Baptême? D'aucun ſans doute, du moins aux yeux de la Religion. Du ſentiment qui tranſporte les avortons & les morts-nés dans un lieu où ils ne ſouffrent pas, il réſulte clairement que le Baptême n'eſt pas d'une néceſſité abſolue pour éviter l'enfer, & que le péché originel n'a pas eu un effet ſi général qu'on le dit ; puiſque les enfans des Payens, morts-nés, ou morts avant que d'avoir l'uſage de la raiſon, ſans le Baptême, ou avortés, ne ſont point la proye des flammes,

Cette conséquence a paru si naturelle à quelques Chrétiens qu'ils n'ont pas craint de soutenir que les avortons, & en général tous ceux qui mouroient privés du Baptême, étoient damnés.

Quel que soit le sort de ces créatures, on peut assurer que, si l'existence est un bien pour quiconque en jouit, elles éprouvent un mal lorsqu'un accident les en prive. Cependant quel déplaisir un germe à peine développé a-t-il pu causer à Dieu, pour encourir ou la privation éternelle de sa vue, ou l'anéantissement, qui ne s'opere & ne peut s'opérer qu'avec douleur ; ou, ce qui est bien pis, la damnation perpétuelle ? Dieu, diront les Philosophes religieux, n'avoit point ordonné la mort de cette créature. Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il sçavoit tout, & qu'il voyoit tout ? Oui, sans doute. Eh bien ! sçachant & voyant que cet enfant devoit périr, sans être muni du Baptême qui seul pouvoit le faire jouir de la béatitude, & par-là le dédommager de la perte de son existence, & des plaisirs qui y sont attachés, il devoit y remédier, & il le pouvoit : cependant il ne l'a pas fait. Oh, disent nos adversaires, c'est qu'il ne l'a pas voulu. Comment ! Dieu ne

veut pas le bien d'une créature? Dieu, reprennent-ils, veut le bien de toutes; mais il souffre que le mal leur arrive. Il est impossible, 1°. que le vouloir d'un Dieu soit sans effet. 2°. Puisqu'il gouverne tout, on ne sçauroit dire qu'il souffre que quelque chose arrive, cette expression est impropre; & il faut avouer que rien n'arrive sans son ordre. 3°. Par la connoissance infinie dont Dieu est pourvu, dès qu'il apperçoit le mal, il doit connoître le remede, & par sa toute-puissance le procurer. Son infinie bonté doit le porter à agir ainsi.

On dira peut-être que les Souverains de la terre permettent quelquefois le mal dans la vue du plus grand bien qui en revient à leur état. Mais 1°. c'est dans de fâcheuses circonstances qu'un Roi sage permet du mal pour qu'il en résulte du bien. 2°. Si ce Roi avoit d'autres ressources, disons mieux, s'il étoit tout-puissant, le permettroit-il? Non. Quoi donc! la Divinité, semblable à nos Rois, est-elle obligée de céder aux circonstances, & de perdre d'un côté pour gagner de l'autre? Dieu est-il obligé, pour le salut de quelques-uns, de négocier avec le Diable? S'il est

un Dieu, c'eſt un ſacrilége que de le préſuppoſer.

Mais, ajoute-t-on, ce ſont des accidens, des cauſes ſecondes qui ont fait périr cet enfant, qui ont fait avorter ce germe: or Dieu laiſſe agir les cauſes ſecondes. Je le veux. Mais l'immiſſion de l'ame, eſt-elle l'effet d'uue cauſe ſeconde? Ici nos Docteurs reſtent court. Moi, je raiſonne ainſi. Une cauſe ſeconde produit un germe, un homme engendre un enfant; ſi Dieu n'anime cet enfant par une ame, ce ne ſera qu'une maſſe impuiſſante à la vie, qu'un abrégé du cahos privé de mouvement. Mais Dieu l'animant, non ſeulement il n'eſt plus impuiſſant à la vie, non ſeulement il n'eſt plus un Etre poſſible, dont la vie dépend de certains chocs, de certains mouvemens; mais c'eſt un Etre animé, qui contient en ſoi la vie, qui exiſte enfin. Dans ce cas Dieu a ſçu & a vu l'acte de la ſeconde cauſe, il a connu qu'il étoit bon, & c'eſt & ce ne peut être que cette connoiſſance qui l'a déterminé à lui donner la vie par l'immiſſion de l'ame. Mais par cette immiſſion, Dieu, ſouverain Auteur de la vie, s'approprie la production de la

cause, & lui communique ce qui lui manquoit, & ne pouvoit lui être procuré que par la premiere. Tombe-t-il sous les sens que Dieu laisse à la discrétion des causes secondes un Etre, qu'il a pris plaisir à animer, auquel il a donné tout ce qu'il falloit pour exister? On sent combien cet abandon est absurde.

Dieu en unissant l'ame au corps produit par une cause seconde, a dû prévoir que ce corps ne subsisteroit pas longtemps. Alors de deux choses l'une; ou il a dû parer aux accidens qui devoient le détruire avant que de recevoir le Baptême, ou il a dû s'abstenir d'y unir une ame. Car cette ame, avant son union au corps de l'enfant, ou n'existoit pas, comme quelques-uns le soutiennent; ou jouissoit d'une félicité pure, ainsi que d'autres l'ont cru. Et d'où vient, n'ayant encore commis aucun crime, l'aller unir à un corps qui, venant à périr avant que de voir le jour, la prive à jamais de la vue de son Dieu, & peut-être la livre à d'horribles tourmens? Dieu fait donc le mal uniquement pour le plaisir de le faire? Car laissant agir la cause seconde seule, une masse disposée

feulement à être fe feroit corrompue, décompofée & comme anéantie ; mais l'ame n'eût point été la proye du chagrin ou de la douleur. Dieu fçavoit qu'un tel germe ne viendroit point à terme, qu'il périroit fans Baptême, il y a cependant joint une ame : donc Dieu a voulu, d'un vouloir abfolu & avec connoiffance de caufe, que cette ame fût, finon le partage du Diable, du moins le fujet d'une peine éternelle caufée par la privation de la vue de Dieu : peine d'autant plus infupportable à l'ame, qu'elle fçait tout le prix d'une telle vifion.

APRÈS ce que je viens de dire, de quel front nos adverfaires foutiendront-ils que Dieu fçait tout, voit tout, connoît tout, gouverne tout, & en même temps qu'il eft infiniment bon?

UN Etre infiniment bon, & qui poffede la toute-puiffance, doit ne faire & ne permettre que ce qui eft infiniment bien. Or s'il étoit dans le monde un bien infini, il n'y auroit pas de mal, pas même l'ombre du mal. Il y a cependant du mal dans le monde : je laiffe à qui voudra à en tirer la jufte conféquence.

LORSQUE nos adverfaires avancent

que Dieu laisse agir les causes secondes, ils sont en contradiction avec eux-mêmes : ils ont dit qu'il gouverne tout : les causes secondes & autres font partie du tout : qui dit tout n'excepte rien. Allons plus loin. Si comme le prétendent les Théistes, la matiere n'a en elle aucune force motrice, si elle n'a d'habileté qu'à être mue & disposée ; c'est Dieu par conséquent qui dirige le cours de tous les corps qui sont dans la nature. De l'aveu de nos adversaires, c'est lui qui détermine la marche des astres, & l'action des élémens. Lorsque ces astres & ces élémens, troublés par quelque accident, affligent la terre par des fléaux qui répandent l'horreur & la consternation partout où ils passent ; c'est donc Dieu qui l'ordonne ? Lorsqu'un homme utile à sa famille & souvent à sa patrie succombe sous l'effort d'une troupe d'assassins, c'est donc en exécution d'un décret sorti de la bouche de la Divinité ? Lorsqu'un Citoyen vertueux est sacrifié à l'ambition d'un Tyran, c'est par la volonté de Dieu ? C'est Dieu qui a voulu les diverses captivités des Juifs lorsqu'ils persévéroient le plus dans le bien, & en même temps la chute tra-

gique de leurs oppreſſeurs? C'eſt Dieu qui a voulu que le Portugal ſoit en même temps l'objet de ſes complaiſances par la perpétuité de la foi, & celui de ſes vengeances par les fléaux dont il l'a frappé? C'eſt Dieu qui a voulu enfin que le plus grand & le meilleur des Rois, nouvellement converti à la vraie Religion, ait été percé par un perfide? Non vraiment, s'écrient nos adverſaires; Dieu n'a point voulu ces choſes: nous le répétons; il a laiſſé agir les cauſes ſecondes. Je vous entends: tant que du cours des choſes il réſulte du bien, c'eſt Dieu qui régit: mais s'il arrive du mal, c'eſt la nature qui l'a fait. Mais Dieu peut-il être en même temps infiniment bon, infiniment puiſſant, & abandonner le gouvernement de l'univers, lors même que ſes ſoins empêcheroient un mal qu'il ne veut pas?

Il eſt ſi vrai qu'il y a du mal dans le monde, que ſans aucun préjugé nous en avons une connoiſſance intime. Il n'eſt point de Sauvage, point de Barbare, qui ne ſoit indigné à la vue d'un homme qui, ſans aucun intérêt, ſans aucun motif, attente à la vie d'un de ſes ſemblables. Les Brutes mêmes, compatiſſent aux dou-

douleurs que leurs petits leur témoignent ressentir. Qu'on ne dise pas que nous sommes les auteurs du mal qui nous afflige: je veux qu'en nous réduisant en société, nous ayons multiplié nos besoins, agrandi nos soins, & par-là que nous ayons augmenté le mal dont notre monde est susceptible; mais indépendamment de nous & des usages que nous avons établis, il y a du mal dans le monde : & tout homme qui a un peu vécu ne me démentira pas. Or ce mal ne peut être l'ouvrage d'aucun autre Etre que du Tout-puissant : autrement Dieu n'est pas Dieu.

L'EXISTENCE de Dieu a toujours souffert la plus grande contradiction de la part du mal qui est dans le monde indépendamment de l'homme & de ses actions. Quelques Philosophes religieux ont essayé de concilier Dieu & le mal qui arrive, mais ils se sont bien gardés d'insister dans les mêmes Traités sur l'infinité des attributs, & sur la réalité du mal. L'infinie bonté de Dieu, sa toute-puissance & l'existence du mal dans le monde, ouvrage de cette bonté & de cette puissance, forment entre elles un contraste si frappant, qu'on a évité,

autant qu'il a été possible, de les rapprocher.

Au reste, il y a beaucoup d'apparence que les contrastes que nous remarquons entre les attributs de la Divinité, & ce qui résulte des ouvrages de cette Divinité, viennent de ce que les premiers inventeurs d'un Souverain Etre se trouverent au dépourvu, lorsqu'on leur demanda ce que c'étoit que cette nouvelle substance qu'ils avoient découverte. Alors n'en sçachant pas plus que ceux qui faisoient cette question, ils répondirent au hazard, ils décorerent le fantôme par eux imaginé de tous les titres qu'ils crurent les plus propres à imprimer le respect & l'admiration. Dans le premier étourdissement l'on crut tout: mais, depuis ayant réfléchi, on apperçut qu'un Etre tel que Dieu, est un Etre impossible; & cependant, s'il n'est pas tout ce que ses partisans le disent être, il n'est pas Dieu.

Magis
4.10.84

FIN

DE LA PREMIERE PARTIE.

NB. *Il faudroit à ce Traité, pour être complet, deux autres Parties, que l'on publiera, si la Personne qui les a entre les mains, veut bien me les envoyer.*